

1892  
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RÉDIGÉ

PAR MM. ALBERT-MONTÉMONT, ANSART, J.-G. BARBIÉ DU BOGAGE  
(J.-G.), BÉRARD, BOBLAYE, DAUSSY, D'AVEZAC, JOMARD,  
DE LARENAUDIÈRE, POULAIN, ROUX DE ROCHELLE ET WARDEN.

DEUXIÈME SÉRIE.

Tome V.

N° 28. — Avril.

PARIS.

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 25.

1836.

*TABLEAU indicatif des jours de séance de la Commission  
centrale pour l'année 1836.*

Janv.	Févr.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juill.	Août.	Sept.	Octob.	Nov.	Déc.
1	5	4	8	6	3	1	5	2	7	4	2
15	19	18	22	20	17	15	19	16	21	18	16

Les séances s'ouvrent à 7 heures 1/2, rue de l'Université, n° 23. Tous les membres de la société ont le droit d'y assister.

**EXTRAIT DU RÉGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ.**

**ART. 1<sup>er</sup>.** La Société est instituée pour concourir aux progrès de la Géographie; elle fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues; elle propose et décerne des prix; établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les Voyageurs et les Géographes; publie des relations inédites, ainsi que des ouvrages, et fait graver des cartes.

**ART. 4.** Les étrangers sont admis au même titre que les régnicoles.

**ART. 5.** Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par deux membres, et reçu par la Commission centrale.

**ART. 6.** Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 36 francs au moins par année, et donne en outre 25 francs, une fois payés, lors de la remise du diplôme. Il est censé s'être retiré, s'il n'a pas renouvelé sa souscription à l'époque de la dernière assemblée générale de chaque année: néanmoins, il peut être admis de nouveau dans la Société, en suivant les formes prescrites par l'article 5.

**ART. 7.** La Société tient ses séances à Paris; elle se réunit deux fois par an en assemblée générale, au mois de mars et au mois de novembre.

**ART. 9.** La Commission centrale s'assemble au moins deux fois par mois.

**ART. 29.** Tous les membres de la Société peuvent assister aux assemblées de la Commission centrale, et ils y ont voix consultative. Ils jouissent exclusivement de la bibliothèque et des collections que formera la Société.

**ART. 50.** Peuvent concourir pour les prix, tous les membres de la Société, excepté ceux de la Commission centrale, ou ceux qui en auront fait partie à l'époque où les sujets de prix auront été proposés.

**ART. 51.** Les commerçans et les navigateurs, membres de la Société, qui voudront allier des recherches géographiques à leurs entreprises particulières, et recevoir des instructions de la Commission centrale, participeront de préférence aux encouragemens que distribue la Société.

**ART. 52.** Les membres auront la faculté d'exposer, dans un local appartenant à la Société, les objets curieux qu'ils auront rapportés de leurs voyages, ainsi que les écrits et les cartes qu'ils auront rédigés. Ils jouiront également de la faculté de faire circuler, avec la correspondance de la Société, et d'après l'autorisation de la Commission centrale, l'annonce de leurs travaux.

**ART. 6 SUPPLÉMENTAIRE.** La Commission centrale aura la faculté de nommer, au dehors du royaume, des Correspondans étrangers; la demande de ce titre doit être faite par écrit, et accompagnée d'un mémoire, carte ou ouvrage de géographie. Ces Correspondans seront assujétis au droit de diplôme. Le titre de Correspondant se perd quand on cesse, pendant deux années consécutives, d'entretenir des relations avec la Société.



BIBLIOTHEQUE

A. FRANCONIE

8° 5127

100F

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1836.

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 15 AVRIL 1836.

#### RAPPORT

*Sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en Géographie,*

Lu dans l'assemblée générale de la Société le 15 avril 1836, au nom d'une commission spéciale, composée de MM. Eyriès, de Larenaudière, Corabœuf, Daussy, et Roux de Rochelle rapporteur.

Messieurs,

Vous avez désiré encourager par des prix annuels les recherches géographiques les plus importantes; et une commission spéciale, composée de messieurs Eyriès, de Larenaudière, Corabœuf, Daussy et de moi, a été chargée d'examiner les ouvrages qui pouvaient être admis au concours de cette année. Cette commission s'est unanimement accordée, Messieurs, à désigner à vos suffrages, et à juger dignes du prix les voyages de

15

DEPARTEMENT DE LA GUYANE

BIBLIOTHEQUE

A. FRANCONIE

G 583

MANIOC.org

Conseil général de la Guyane

M. Callier dans l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Arabie Pétrée. Quand la discussion s'est ouverte sur le mérite de cet ouvrage, chacun de nous l'a considéré sous un aspect différent; et cette analyse nous a convaincus que l'auteur s'était appuyé sur un grand nombre d'observations astronomiques; qu'après avoir ainsi assuré ses premières triangulations qui devenaient le canevas de ses opérations géodésiques, il avait relevé avec soin le relief des terrains parcourus; qu'il avait assujéti ses itinéraires à toutes les mesures de distance, de direction et de temps, qui pouvaient lui être fournies par les instrumens mis à sa disposition; qu'il avait rectifié un grand nombre de points de la géographie ancienne; qu'il avait répandu d'égaies lumières sur celle des croisades; et qu'enfin, en suivant un certain nombre de routes nouvelles qui n'avaient pas été fréquentées avant lui, il avait fait faire à l'étude de la géographie de nouveaux progrès.

Nous allons entrer dans le développement de ces diverses observations, en suivant d'abord l'itinéraire tracé par le voyageur, et en rappelant une partie des grands souvenirs historiques qui s'attachent encore aux campagnes, aux cités, aux ruines de ces régions célèbres.

Ne soyez pas surpris, Messieurs, que pour être mieux entendus nous rendions à une partie des lieux visités par M. Callier les anciens noms qui vous sont plus connus, et que les annales de l'histoire ont consacrés. Leur synonymie fut quelquefois changée par la conquête; mais les dénominations les plus illustres survivent à toutes les autres, comme pour rappeler aux nations les jours de leur grandeur.

MM. Callier et Stamaty, tous deux élèves de l'école polytechnique, et officiers de l'ancien corps des ingé-



nieurs géographes, partirent pour l'Orient en 1830, avec notre respectable historien des croisades ; et, tandis que M. Michaud continuait sa navigation vers les Dardanelles et le Bosphore, l'un et l'autre débarquèrent à Smyrne. L'Asie-Mineure, où ils allaient voyager, avait subi, dès la plus haute antiquité, une longue suite de révolutions ; et ses annales se trouvaient liées à toutes les époques historiques de l'Orient depuis la fondation de ses colonies et les temps fameux d'Ilion. Ce pays avait été le théâtre des premières guerres de la Perse et des colonies Grecques, celui des conquêtes d'Alexandre, et des batailles que se livrèrent entre eux ses successeurs. On vit plus tard les mêmes contrées soumises par les Romains, déchirées sous l'empire d'Orient, ravagées tour-à-tour par les Arabes, par les Grecs du Bas-Empire, par les nuées de guerriers qui se rendaient à la croisade, et occupées enfin par les Musulmans.

En se rendant de Smyrne à Constantinople, nos voyageurs traversèrent la plaine de Magnésie, où Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, fut défait par Publius Scipion l'Asiatique, et la plaine de Thyatire, où l'empereur Valens vainquit, en 366, Procope de Cilicie qui avait usurpé la pourpre : ils gagnèrent ensuite la Bithynie, se dirigèrent vers le mont Olympe, et s'arrêtèrent à Prusium, aujourd'hui Brousse, où Osman vint, au commencement du quatorzième siècle, établir sa résidence, et frayer à ses successeurs les routes du Bosphore. Durant ce voyage, ils rectifièrent l'emplacement de plusieurs anciennes villes et le cours de différens fleuves.

Après avoir séjourné trois mois à Constantinople, MM. Callier et Stamaty rentrèrent dans l'Asie-Mineure et y suivirent une autre direction. Ils visitèrent d'abord Nicomédie, ancienne et magnifique résidence de Dio-

clétien, et Nicée, où la foi chrétienne, triomphante des persécutions, assembla son plus fameux concile et proclama son symbole. Cette ville fut dans la suite la première conquête des guerriers de la croix, et nos voyageurs purent s'expliquer, sur les lieux mêmes, les principales opérations du siège. Après avoir gagné vers l'Orient le cours du Sangarius, dont ils remontèrent les bords jusqu'au Thymbri, ils reconnurent bientôt cette plaine de Dorylée, où les mêmes guerriers chrétiens remportèrent sur les Sarrasins une mémorable victoire. Les deux Français se dirigèrent vers les sources du Thymbri, traversèrent les embranchemens occidentaux du Taurus, qui séparent les versans de la Propontide et de la mer Égée, et retrouvèrent l'ancienne ville d'Azani, dont ils relevèrent avec soin quelques inscriptions : ils franchirent les affluens de l'Hermus, se rapprochèrent du mont Sypile, où l'on visite encore les grottes d'Homère, et terminèrent à Smyrne le voyage qu'ils avaient commencé.

Le but d'une nouvelle expédition, entreprise en 1831 par MM. Callier et Stamaty, fut d'explorer la Lydie, la Phrygie, la Galatie et la Cappadoce. Ils reconnurent les vallées supérieures du Caïstre, fixèrent la position des sources du Méandre, et parcourant ensuite le plateau central de l'Asie-Mineure, ils traversèrent les affluens supérieurs du Sangarius. En descendant de cette région élevée, ils cherchèrent en Phrygie le premier champ de bataille que la mort d'Alexandre avait ouvert à ses successeurs, et où Cassandre, roi de Macédoine, et Séleucus, roi de Syrie, vinrent disputer à Antigone la possession de l'Asie-Mineure. Ces voyageurs se rendirent ensuite à Synada, et reconnurent, à quelques milles de distance, les belles carrières de marbre blanc et de brèche violette



qui furent long-temps exploitées par les Romains, et qui entrèrent dans la construction de leurs plus somptueux monumens. La Galatie allait s'offrir à leurs recherches, contrée fameuse à laquelle les Gaulois, nos ancêtres, avaient jadis imposé leur nom, lorsque après avoir ravagé l'orient de l'Europe, ils s'étaient transplantés au-delà de l'Hellespont. Ancyre, aujourd'hui Angora, devint ensuite la capitale de la Galatie; et ce fut dans le voisinage de cette ville que Bajazet, ce même sultan, vainqueur des Hongrois près de Nicopolis, et dévastateur comme la foudre dont on lui donna le surnom, perdit une sanglante bataille contre Timour, qui le fit prisonnier de guerre, et qui, traînant à sa suite son captif enchaîné, lui donna pour successeur Soliman premier.

Ici commence pour nos voyageurs une longue épreuve de fatigues et de périls : leur courage pouvait y résister, mais les forces humaines ne suffisaient pas pour triompher de tous les obstacles.

Lorsque, pour se rendre de Galatie en Cappadoce, il fallut remonter les bords de l'Halys, on eut à s'engager dans une longue suite de vallées sauvages, de défilés que le lit du fleuve occupait tout entiers, de rochers dont il fallait gravir la cime, ou tourner les flancs escarpés. On n'y trouve souvent d'autres sentiers que celui des gazelles, des chacals, des hyènes : quelquefois même la trace vient à manquer : on rencontre des précipices ; il faut revenir sur ses pas pour se frayer des chemins nouveaux ; et si l'on est trompé par ses guides, s'ils sont d'intelligence avec les hordes errantes qui infestent ces contrées, le péril augmente ; et le plus grand danger de tous est souvent de rencontrer des hommes.

Quelles que fussent les difficultés du voyage, MM. Callier et Stamaty ne négligeaient aucune occasion d'ob-

server : ils reconnurent le bassin de l'Halys, tracèrent la carte des vallées qu'il parcourt, remontèrent ce fleuve jusqu'aux monts Pariadrès où il prend sa source, et avant de gagner l'ancienne Sébaste, ils se rendirent à Mazacca, qui avait reçu de Tibère le nom de Césarée.

La peste affligeait alors cette ville, et M. Callier en éprouva tous les symptômes : déjà même on désespérait de sa vie ; mais sauvé enfin de ce péril, il reprit courageusement avec son ami le cours de ses explorations. Le mont Argée, près duquel nos voyageurs étaient parvenus, sépare les versans de la Mésopotamie de ceux de l'Asie-Mineure, sans néanmoins fournir lui-même aucun cours d'eau à l'un et à l'autre bassin : ce cône volcanique, couronné de neiges éternelles, domine les doubles chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus, dans les flancs desquels prennent leur source les principaux fleuves. MM. Callier et Stamaty traversèrent les hautes vallées où coulent les affluens de l'Euphrate, et ils gagnèrent le lieu où se réunissent les deux bras dont ce fleuve est formé ; prolongeant ensuite leur route vers le Tygré, ils atteignirent l'antique cité d'Amida, aujourd'hui Diarbekir.

Cette ville était le point le plus oriental de leur voyage, elle faillit en être le terme. Leur arrivée et celle de quelques hommes qui les accompagnaient devinrent pour la population un sujet d'ombrage : le bruit fut tout-à-coup répandu qu'ils étaient envoyés près du gouverneur pour mettre à exécution dans cette ville les plans de réforme commencés à Constantinople, et surtout pour organiser quelques levées militaires. Cette rumeur souleva contre eux la populace ; leurs jours furent menacés ; il fallut que les voyageurs sortissent précipitamment de Diarbekir pour regagner les montagnes de l'Ouest, et se rendre dans les défilés du Taurus que traverse l'Euphrate.



De plus grands périls les attendaient dans cette contrée inhospitalière, où les Curdes exerçaient leurs brigandages. L'escorte des deux Français se composait de huit hommes seulement : elle fut plusieurs fois attaquée par les barbares ; elle fut réduite à moitié dans ces combats ; et nos voyageurs, s'ouvrant un passage les armes à la main, furent ensuite contraints à changer de direction, à s'engager dans les forêts, à n'avoir pour abri que les antres des montagnes, à errer sans guide dans des contrées inconnues, où ils n'avaient plus que les astres du ciel et leur boussole pour moyen de direction. Ils avaient eu d'abord le dessein de se rendre à Orfa, l'ancienne Edesse, où Bohémond, l'un des héros de la première croisade avait établi le chef-lieu de sa principauté ; mais cette route leur étant alors fermée, ils gagnèrent, à travers les débris de quelques villes anciennes, celle de Samosate, et suivirent le cours de l'Euphrate, jusqu'aux ruines de Zeugma et d'Apamée. Zeugma, aujourd'hui Roum-Kalah, située sur la rive du fleuve, avait été un des boulevards de l'empire romain, un des avant-postes destinés à défendre les provinces d'Orient contre les invasions des Parthes.

Nos voyageurs étaient alors moins exposés aux attaques des brigands, et ils purent gagner paisiblement les rives du Khalus et la ville d'Alep, l'ancienne Khalibon, désignée aussi par les Grecs sous le nom de Beroea. Mais M. Callier avait pu seul résister aux extrêmes fatigues de ce voyage : les forces de M. Stamaty étaient épuisées : il pouvait à peine se soutenir : languissant, exténué, n'ayant plus qu'un souffle de vie, que ni les ressources de l'art, ni les soins empressés de son ami, ne purent ranimer, il rendit, à Alep, le dernier soupir.

M. Callier eut alors à suivre seul ses explorations qui

devaient encore l'occuper trois ans entiers. Tout le mérite des nombreuses observations qu'il allait faire ne devait plus appartenir qu'à lui ; mais combien il eût désiré d'avoir à le partager avec un ami, un frère d'armes, un compagnon si fidèle !

Le dessein de M. Callier était de parcourir la Syrie supérieure, la Cilicie *campestris* et la Cappadoce : il se dirigea vers Antioche, bâtie sur les rives de l'Oronte, et visita la plaine où Zénobie, reine de l'Orient, fut vaincue par l'empereur Aurélien, qui l'assiégea ensuite dans Palmyre, arrêta sa fuite et la conduisit à Rome, où cette reine fut réduite à suivre le char du triomphateur.

Pendant son séjour à Antioche, M. Callier put reconnaître les diverses opérations du siège de cette ville par les guerriers de la première croisade ; ce voyageur, suivant le cours de l'Oronte, visita près de son embouchure les ruines de Séleucie ; il franchit, en se dirigeant vers le nord, plusieurs contre-forts du Mont Rhosus, et vit les ruines de Pagrae, où Démétrius Nicator, roi de Syrie, vainquit Alexandre Bala, qui lui disputait l'empire et se faisait passer pour fils d'Antiochus-Epiphanes. M. Callier reconnut ensuite aux bords de la mer l'ancienne Alexandrette, où devait aboutir autrefois le commerce d'une partie de l'Orient ; vaste conception que le héros de Macédoine allait aussi réaliser en Egypte par la fondation d'Alexandrie. L'une et l'autre ville étaient destinées par ce conquérant à mettre en circulation les richesses du monde.

On trouve vers le nord d'Alexandrette, aujourd'hui Scanderoun, une ligne de falaises escarpées, au pied desquelles se brisent les flots de la Méditerranée. Le plateau de ce littoral élevé se prolonge comme un premier gradin entre la mer et les montagnes ; il y forme



une espèce de lisière ; et M. Callier qui cherchait l'emplacement des Pyles syriennes crut pouvoir le fixer dans un étroit défilé , dont le passage pouvait être aisément gardé par des tours et des murailles qui sont aujourd'hui en ruines. Au nord de ce défilé , les contre-forts de l'Amanus s'éloignent du rivage ; la plaine se développe ; elle a bientôt une lieue de largeur ; et M. Callier a cru reconnaître dans ses dimensions , ses formes et ses accidens , le champ de bataille d'Issus. Le voyageur entre ensuite dans la Cilicie , où Pompée termina autrefois la guerre contre les pirates en les poursuivant dans leurs derniers repaires , et où Cicéron fut envoyé comme gouverneur. Il remonte le cours du Pyrame jusqu'à Mopsueste , gagne les bords du Sarus , et , s'élevant jusque vers les sources de ce fleuve , parvient à un nouveau défilé , qu'il regarde comme les Pyles ciliciennes.

Ce passage , que deux chars ne pouvaient pas franchir à-la-fois , se trouve resserré entre deux roches escarpées ; on y découvre les vestiges d'une inscription dégradée par le temps ; et un bloc informe , une espèce de grande borne milliaire , domine encore , comme un indice monumental , l'un des flancs de ce défilé. Les Pyles ciliciennes furent autrefois traversées par le jeune Cyrus , lorsqu'il était assisté d'une armée grecque , dont Xénophon sut ensuite guider et immortaliser la retraite. Elles furent franchies par Alexandre , accourant des bords du Granique aux rivages du golfe d'Issus ; elles le furent par Septime-Sévère , qui allait également vaincre dans la plaine d'Issus l'armée de Pescennius-Niger , proclamé empereur par les troupes d'Orient. Julien suivit aussi cette direction quand il allait porter la guerre chez les Perses , vaincre Sapor et tomber mortellement blessé au milieu de sa victoire.



Les mêmes défilés furent franchis dans la première croisade par les troupes de Bohémond et de Tancrède qui devaient attaquer, en Cilicie, Adana et Mopsueste, tandis que l'armée principale, commandée par Godefroi, allait s'engager plus à l'orient dans un autre passage du Taurus, voisin des sources du Pyrame, et se rendait de Césarée à Germanicia.

M. Callier, voulant éclaircir quelques points de cette partie des croisades, fit un nouveau voyage à Césarée, d'où il prit la route de Germanicia, aujourd'hui Marasch; il gagna ensuite les sources du Khalus, situées près d'Aintab, et suivit le cours de cette rivière jusqu'à Alep, d'où il était parti.

Les recherches ultérieures qu'il se proposait de faire en Syrie furent alors suspendues par les mouvemens qu'occasionait l'expédition d'Ibrahim-Pacha, fils de l'illustre vice-roi d'Egypte. La peste ravageait le littoral de Syrie : Ibrahim-Pacha avait fait établir, à Beyrout, un cordon sanitaire pendant qu'il assiégeait Saint-Jean-d'Acre, et notre voyageur fut obligé de changer de direction; il s'embarqua, au mois de mai 1832, pour visiter l'île de Chypre, avant de venir reprendre ses travaux sur le continent. Le même fléau s'était cependant répandu dans cette île, et le drogman de M. Callier mourut de la peste sept jours après son arrivée à Larnaca : lui-même gardait encore quelques traces de la maladie d'Alep; mais aguerri à des maux qu'il avait éprouvés et surmontés, il n'éprouvait que le desir de visiter une contrée célèbre par des monumens de tous les siècles. Larnaca, où se fait aujourd'hui le principal commerce de l'île, put d'abord lui offrir un entrepôt de ses productions, et il reconnut les salines placées dans le voisinage, et dont l'exploitation remonte aux



temps les plus anciens. Il se rendit à Famagouste, fortifiée dans le moyen âge par les ingénieurs vénitiens, et si vaillamment défendue, en 1571, par Bragadino, qui, forcé enfin de rendre la place à Cara-Mustapha, fut écorché vivant par les ordres de son cruel vainqueur. M. Callier visita, à quelques milles de Famagouste, les ruines de l'ancienne ville de Salamis; il traversa les plaines marécageuses qu'inonde souvent le Pedacus, s'éleva vers le nord dans les montagnes qui bordent le rivage, reconnut les ruines dont quelques cimes sont couronnées, et descendit au port de Cerigno. De là il gagna le mont Olympe qui domine l'île entière, et visita, vers le midi, les anciennes villes de Paphos et d'Amathonte, où Vénus avait eu des autels. Il se rendit au port de Limessol, que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem occupèrent en 1308, quelques années avant d'aller s'établir dans l'île de Rhodes. Revenant ensuite dans l'intérieur, il traversa les ruines d'Idalie, qui lui rappelaient encore les temps mythologiques, et se rendit à Nicosie, située vers le centre de l'île, dont elle fut constamment la capitale. Ces recherches dans les antiquités de la fable, de l'histoire et de la géographie occupèrent M. Callier pendant quatre mois, et il revint ensuite sur le continent pour entreprendre, en 1833, un voyage dans la Célé-Syrie et la Palestine.

Ici le tableau des évènements et la base des recherches viennent encore à changer. Voici le domaine de la Géographie sacrée, mais elle s'allie à la Géographie profane la terre des patriarches devient celle de la nouvelle loi; elle est tour-à-tour occupée par les dieux de Rome, par celui des chrétiens, par l'islamisme; et nous arrivons aux temps des croisades, époques d'héroïsme et de foi, auxquelles va succéder encore la domination de l'alcoran.

Les pentes occidentales du Liban furent d'abord visitées. M. Callier en observa les vallées, les cours d'eau, les ruines anciennes; il vit celles du temple de Vénus Astarté, et s'éleva vers les sources de l'Adonis; il étudia la structure du Liban et de l'Anti-Liban, parcourut la longue vallée qui les sépare, y reconnut Balbeck ou Héliopolis, suivit le cours du Léontès, gagna de nouveau le revers occidental du Liban, et y trouva les majestueux et derniers restes de ces antiques forêts de cèdres, qui avaient été exploitées dans le siècle de Salomon et des rois de Tyr, pour la construction du temple de Jérusalem, et pour les principaux édifices de cette partie de l'Orient. Le voyageur, passant de Tripoli à Beyrout, visita ensuite les contrées situées au midi de la Célé-Syrie; il reconnut le vallon où coule l'ancien Tamyras, et rectifia plusieurs positions mal indiquées dans les cartes. Il parcourut successivement les villes de Seid, de Sour, de Saint-Jean-d'Acre, où il retrouvait aussi les ruines de Sidon, de Tyr et d'Acca; et gagnant l'extrémité du Mont-Carmel, qui s'avance vers la mer comme un vaste promontoire, il traversa cette chaîne de montagnes pour aller reconnaître les contrées intérieures de la Palestine. La plupart des lieux que nous venons de rappeler ont été signalés par de grands événemens, et notre voyageur put étendre au domaine de l'histoire une partie de ses recherches.

A l'orient du Mont-Carmel, il visita la plaine d'Esdrélon et le Mont-Thabor, fameux dans les annales du christianisme et dans nos fastes militaires les plus glorieux. Il examina le système des montagnes où les affluens du Jourdain prennent leur source, se rendit à Sichem, située entre les monts Ebal et Garizim, et vint terminer ce premier voyage à Jérusalem, bâtie sur le



penchant oriental du Calvaire, et s'étendant au sud jusqu'à la montagne de Sion. Après avoir suivi, jusqu'au pied de ses murs, la trace des combats et des opérations des Croisés, M. Callier, reprenant la suite de ses travaux, visita le cours du Cédron, qui prend sa source près de la cité sainte, et arrose la vallée de Josaphat; il se rendit à Hébron, lieu de sépulture d'Abraham et de sa famille; et lorsqu'il fut arrivé sur les limites du désert, il fit ses dispositions pour y pénétrer. Ce voyageur se dirigea vers le golfe Élanite, au fond duquel viennent expirer les flots de la mer Rouge. Il vit l'ancien port d'Ésiongaber, d'où les flottes de Salomon partaient pour Ophir, alla reconnaître les monts Horeb et Sinaï dans la presqu'île qui s'avance entre ce golfe et celui de Suez, gagna cette dernière ville et se rendit au Caire. La plaine où fut Memphis, et où s'élèvent les Pyramides, fut le terme de ses excursions vers le midi. M. Callier vint à Alexandrie; et, comme il désirait faire quelques nouvelles explorations dans la Palestine, il s'embarqua pour Jaffa, gagna les montagnes de Naplouse, l'ancienne Samarie et Tibériade, compléta ses remarques sur le cours du Jourdain et sur les montagnes qui bornent, à l'occident, ce vaste bassin et celui des lacs Asphaltite et de Gennézareth. Après avoir prolongé ses observations jusqu'à Damas, il regagna les doubles chaînes de l'Anti-Liban et du Liban, et perfectionna les travaux qu'il avait commencés sur la Palestine.

Cinq années de fatigues et de voyages, durant lesquelles M. Callier avait parcouru, en différens sens, les régions qui enveloppent le fond de la Méditerranée, avaient tellement altéré sa santé, qu'après avoir essuyé, à Beyrout, une longue maladie, il dut s'embarquer pour l'Europe, et mettre un terme aux recherches

dont nous venons, Messieurs, de vous offrir l'analyse. En nous conformant, dans ce rapport, à l'itinéraire suivi par M. Callier, et en rappelant, en différens lieux, quelques évènements qui les ont rendus célèbres, nous avons eu souvent à intervertir l'ordre des dates; mais l'esprit éclairé de nos auditeurs a pu aisément les replacer dans les rangs qui leur sont assignés par l'histoire.

Un voyage, mis pour ainsi dire sous la protection de tant de peuples, devait nous intéresser vivement; mais nous avons cherché à nous défendre de la séduction des souvenirs; il ne suffisait point de nous captiver: nous avons cherché si l'auteur avait fait des découvertes; car vous voulez avant tout que la géographie s'enrichisse, et nous avons reconnu qu'il avait étendu sur un grand nombre de points les progrès de cette science, en rectifiant les fausses indications de lieux, en redressant le cours de différens fleuves, en leur rendant les affluens qui leur appartiennent, en traçant avec plus de précision les chaînes de montagnes, leurs embranchemens, leurs vallées, en rétablissant enfin sur les bases de l'observation la géographie d'un pays sur lequel on avait souvent été réduit à d'incertaines traditions. Ainsi, dans les groupes de montagnes situés au midi du mont Argée, il a rendu aux différentes vallées qui les séparent leurs vraies directions; il a rétabli la position des sources du Sarus et de celles du Pyrame que l'on avait confondues; il a fixé, sur les versans occidentaux de la chaîne du Liban, les sources et la direction de plusieurs rivières; a suivi, à travers la même chaîne, le passage du Léontès; a reconnu, à l'est de l'Anti-Liban, les véritables sources du Jourdain.

Dans les mêmes contrées, un grand nombre de lieux que les meilleures cartes indiquaient inexactement ont



été remis à leur place ; ils ont passé d'une rive à l'autre du Léontès, ou du Jourdain, ou de l'Adonis ; leur latitude a changé, leur exposition n'est plus la même. Toutes ces rectifications deviennent également utiles aux voyageurs qui parcourront les mêmes contrées et aux savans qui voudront étudier les différentes époques de leur histoire.

En cherchant à éclaircir la géographie des différens siècles, M. Callier s'est constamment aidé de l'étude des monumens et de celle des inscriptions. Ses remarques se trouvaient ainsi fondées sur des faits, et les dessins, les plans qu'il a tracés sur les lieux et qu'il a rapportés sont les titres et les preuves de la sincérité de ses recherches.

Les cartes de Danville avaient été long-temps consultées pour la géographie de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Palestine. Avant lui aucun savant n'avait répandu plus de lumières sur la géographie ancienne, et n'avait porté si loin la science de la critique historique dans son application à cette étude ; mais il fut souvent réduit à des combinaisons et à un travail d'érudition. Ce géographe ne voyagea point : il traçait, dans son cabinet et au milieu de ses livres, les cartes du monde, et l'on s'étonne avec raison de l'exacte précision qu'il a donnée à la plupart des positions de lieux ; mais on doit aussi reconnaître qu'en tirant de justes conséquences d'un grand nombre d'éléments qui étaient alors imparfaits, il n'a pu se préserver d'introduire dans ses cartes différentes erreurs qui avaient été adoptées avant lui, et que des recherches plus récentes ont permis ensuite de rectifier. Telle devait être, en géographie, l'autorité d'un savant si recommandable, que ses travaux ont généralement servi de type à ceux que l'on a

publiés ensuite, jusqu'au moment où l'on a pu suppléer par des observations locales à celles que les livres seuls nous avaient transmises.

Comment s'était-il fait qu'une contrée, parcourue pendant tant de siècles, fût néanmoins si imparfaitement connue? C'est que la plupart des voyageurs étaient des chefs de peuples ou d'armées, n'ayant pour but que de détruire ou de fonder des empires. Tous n'avaient pas tracé avec l'habile exactitude de Xénophon leurs itinéraires; ils se bornèrent à observer ce qui intéressait leurs expéditions, ce qui pouvait faciliter leurs triomphes. L'ambition ou l'enthousiasme fit des conquérans; la barbarie vint ensuite, et comme elle arrivait à travers des ruines, elle put aisément confondre les noms et les lieux. Quand des observateurs plus habiles se présentèrent enfin, et quand les paisibles conquêtes de la science purent commencer, ces mêmes ruines aidèrent à retrouver des villes et des monumens oubliés ou méconnus: on pénétra mieux dans les annales des siècles passés. C'étaient de véritables écdouvertes, car la science peut en faire à toutes les époques, et celle qui nous fait retrouver la trace de nos ancêtres, en remontant d'âge en âge, a aussi pour but et pour résultat d'éclairer notre siècle.

Mais M. Callier eut souvent à reconnaître que cette étude rencontre de nombreux obstacles dans des pays peu civilisés; on n'y doit attendre aucun secours des habitans; et des recherches qu'ils ne conçoivent point excitent leur défiance. Il faut cacher avec soin ses études, feindre de partager l'ignorante insouciance de la caravane dont on fait partie, et traverser avec elle de longues distances, comme si l'on n'avait à accomplir qu'un voyage de commerce ou un pèlerinage religieux. Néan-



moins, dans ces routes si monotones, on trouve à recueillir des explications; les accidens du sol sont remarqués, les ruines que l'on découvre ont un nom, et les traditions se racontent.

La connaissance et l'emploi des langues orientales facilitèrent les recherches de M. Callier. Dans l'Asie-Mineure, il fit usage de la langue turque; arrivé en Syrie, il employa l'arabe: il ne quitta pas le costume oriental, et quelquefois il ne dut sa sûreté personnelle qu'à l'avantage de passer pour un fils du prophète. Mais cet *incognito* fut souvent trahi: il l'était par cette activité de recherches, par cet esprit avide de connaissances, qui saisissait toutes les occasions de s'éclairer, et l'on put s'apercevoir que l'étude du coran ne suffisait point à cette vive et féconde intelligence.

Paraître savoir était un péril, et M. Callier fut habituellement réduit à faire ses observations à la dérobée, à s'isoler pour prendre la hauteur du soleil, et pour mesurer les angles de ses positions trigonométriques. Il fut même forcé de se réduire aux instrumens les plus portatifs, et de ne faire aucun usage de ceux qui pouvaient attirer la vue, et que des hordes de Curdes et de Turcomans auraient peut-être regardés comme des moyens de sortilège et de divination.

Ce voyageur s'était muni, pour ses observations, de deux chronomètres, d'un sextant à réflexion, d'une boussole de poche. Ses lignes de mesures géodésiques étaient prises dans la direction d'une suite de points culminans qui pouvaient être mutuellement aperçus, et dont il avait soin de déterminer astronomiquement les différentes positions. C'est entre tous ces points qu'il traçait ensuite ses itinéraires. Les distances lui étaient données par le pas du cheval, les directions étaient in-

diquées par la boussole ; et si quelques-unes de ces dernières évaluations avaient entre elles de légères divergences, il parvenait à les rectifier, à les coordonner, en recommençant ses calculs, en multipliant les reconnaissances entre deux points exactement déterminés, en tenant compte des distances qui devaient séparer les unes des autres, les différentes stations de ces routes intermédiaires.

La carte de la Syrie inférieure et de la Palestine renferme vingt positions géographiques, déterminées par les observations astronomiques de M. Callier : les itinéraires qu'il a parcourus et qui ont servi à la construction de cette carte, ont un développement de quatre cent trente lieues, et la surface du terrain figuré peut être évaluée à sept cent cinquante lieues carrées. Ce voyageur a relevé astronomiquement dix positions dans l'Arabie Pétrée, douze dans l'île de Chypre, trente-huit dans l'Asie-Mineure ; et ses itinéraires, dans la première contrée, sont de deux cent cinquante lieues, de cent soixante dans la seconde, de onze cents dans la troisième. Ses travaux géographiques, en Orient, renferment ainsi plus de dix-neuf cents lieues de reconnaissances, qui peuvent s'encadrer dans quatre-vingts positions déterminées par des observations astronomiques, et ces positions sont convenablement réparties pour le contrôle et la vérification du développement des itinéraires.

Nous nous trouvons conduits à examiner le mérite des cartes dressées par M. Callier, et nous avons d'abord à reconnaître que les systèmes graphiques, aujourd'hui mis en usage, rendent beaucoup plus sensibles à nos yeux toutes les formes et tous les accidens du terrain que ne pouvaient le faire les cartes anciennes, où le



relief du sol était inexactement indiqué, où l'on voyait représenter, par des lignes courbes, l'élévation des montagnes, où se retrouvait un mélange contradictoire de plans horizontaux et de coupes verticales, que l'œil ne peut pas saisir à-la-fois.

Les dessins topographiques, ramenés à un principe uniforme, sont devenus plus réguliers, et l'on a recours maintenant, pour représenter les inégalités du sol, au jeu des ombres et de la lumière. Tous les points des cartes de M. Callier sont éclairés par la lumière zénithale : les plans horizontaux sont frappés de tout son éclat : ceux qui s'inclinent sont plus ou moins ombrés ; la nuance est faible s'il ne faut rendre que de simples ondulations du terrain ; elle devient plus forte si les plans sont plus rapides et plus escarpés.

Nous avons remarqué, comme un témoignage de la scrupuleuse sincérité de M. Callier, que ses cartes se bornent aux contrées qu'il a relevées lui-même, et aux itinéraires qu'il a effectivement parcourus : il a observé et vérifié tout ce qu'il décrit, et il a cru devoir omettre tout les points qu'il n'avait pas explorés. Ce sont quelques déserts géographiques ; d'autres observateurs pourront les parcourir ensuite : ces cartes leur indiqueront les lacunes qu'il reste à remplir, pour achever la description graphique des mêmes contrées.

Plusieurs voyageurs avaient visité ces régions avant lui ; mais comme ils les avaient souvent traversées dans d'autres directions, ils laissaient à leurs successeurs de nombreuses recherches à faire, dans des pays où la situation des peuples et le sort des cités ont changé tant de fois. Pour mieux faire connaître toutes les lignes qu'ils ont parcourues dans l'Asie-Mineure, nous joignons à ce rapport un tableau comparatif des itinéraires qui

furent suivis dans le dix-septième siècle par Tavernier, dans le dix-huitième par Tournefort, Paul-Lucas, Otter, Pococke, Niebuhr, Olivier, Brown, et enfin par Seetzen, en 1809, et par Kinneir, en 1820. Ces itinéraires ne sont pas les mêmes que ceux de M. Callier; et il a également suivi plusieurs routes nouvelles en Syrie, en Palestine et dans l'Arabie-Pétrée. Nous croyons devoir en faire l'observation, pour indiquer comment des pays déjà connus ont pu néanmoins prêter à d'importantes découvertes.

Les études géologiques entraînent moins dans le plan de ce voyageur : cependant il s'en est occupé; et l'ordre qu'il a mis dans ses recherches, les nombreux minéraux qu'il a rassemblés, permettent de se former un système sur la constitution du sol et sur les différentes couches qui en indiquent les dépôts et les révolutions successives. M. Callier avait soin de recueillir sur son passage tous les échantillons de terres, de métaux, de minéraux, qui appartenaient à chaque contrée; il notait les gisemens de toutes ces substances, l'épaisseur et l'inclinaison de leurs couches, la puissance de leurs formations; ces élémens seront rapprochés les uns des autres, et une carte générale pourra résulter de l'assemblage de toutes ces observations locales. Déjà M. Callier en a établi quelques bases; il a soigneusement étudié la structure du Liban, de l'anti-Liban et les hautes vallées du Jourdain; et lorsqu'il était dans les régions supérieures de la Cappadoce, il a fait de nombreuses observations sur le mont Argée. Cette montagne isolée offre des phénomènes qui lui sont propres : sa nature est volcanique, les mamelons qui l'environnent ont été soulevés par des feux souterrains, et l'aspect du sol indique au loin de semblables ravages. D'anciennes traditions nous apprennent



que des gouffres brûlans y furent ouverts autrefois ; et l'on y trouve encore des scories et des produits volcaniques dans les nombreuses fissures de la terre , et dans les lits profonds qu'occupent aujourd'hui les ravins et les torrens.

M. Callier , joignant à ses autres travaux quelques recherches de botanique , s'attacha à recueillir les plantes particulières aux contrées qu'il visitait. Ce genre d'étude est un de ceux qui inspirent le moins d'inquiétude aux habitans ; ils supposent qu'on a surtout en vue de reconnaître les vertus médicinales des plantes ; et un voyageur qui acquiert au milieu d'eux la réputation de médecin devient pour eux un personnage inviolable , tant qu'il paraît se borner à l'art de conserver ses semblables : mais s'il sort des limites de cet art , et s'il veut pénétrer dans les autres secrets de la nature , il devient alors suspect d'une science dangereuse , et l'ignorance publique l'accuse et le persécute.

L'examen que nous venons , messieurs , de mettre sous vos yeux vous rend compte des divers motifs qui ont porté votre Commission spéciale à juger digne du prix annuel M. Camille Callier , capitaine au corps royal d'Etat-Major. Si nous nous sommes arrêtés quelque temps aux nombreuses recherches que ce voyageur a faites dans les contrées d'Orient , c'est que vos premières et vos plus chères études vous y ramènent. Vous vous rappelez , messieurs , que ces lieux furent marqués autrefois par la puissance et la ruine des empires les plus florissans ; qu'ils donnèrent à l'Europe encore sauvage le signal de la civilisation ; qu'ils virent éclore la lumière des arts , des lettres , des sciences qui seront , dans tout le cours des âges , le principe du bonheur des hommes et du charme de la vie ; qu'ils furent le berceau d'une

religion qui devait changer la face du monde, et dont les nombreux rameaux allaient couvrir les contrées les plus lointaines, et qu'enfin une autre religion s'élança des mêmes lieux, tout armée et le cimenterre à la main, pour conquérir une longue suite d'empires, et pour disputer à la puissance de la croix sa prééminence, avant que les lois communes de l'humanité vissent apprendre aux hommes de toutes les croyances que la terre leur est également échue en partage.

La Commission croirait n'avoir rendu qu'imparfaitement justice aux travaux de M. Callier sur des contrées si présentes à vos souvenirs, si elle n'exprimait pas le desir que les cartes et le texte de son ouvrage fussent publiés. Le gouvernement français, qui avait dirigé et soutenu la mission scientifique de ce voyageur, dans des pays où il a retrouvé plus d'une trace des mémorables expéditions de nos aïeux, nous semblerait accomplir une œuvre digne de lui, en facilitant par sa généreuse bienveillance l'impression d'un travail qui honore son auteur, agrandit nos connaissances et s'applique à quelques grandes pages de notre histoire.

Nous ne pouvons quitter les régions célèbres auxquelles le nom de M. Callier se trouve attaché, sans porter aussi votre attention sur les voyages entrepris par M. Texier dans différentes parties de l'Asie-Mineure. En cherchant avec ardeur les vestiges de l'art et de l'antiquité il a retrouvé des villes entières : il a vu dans les montagnes de la Phrygie les monumens gigantesques de ses anciens rois, et les innombrables sépultures de la vallée des tombeaux : il a reconnu près du mont Dindymène les ruines de Pessinunte, où la déesse de Phrygie eut ses temples et ses fanatiques sectateurs : il a relevé à Ancyre les inscriptions de l'*Augusteum* renfermant un



précis de la vie et des actes d'Auguste. Il a découvert près des ruines de Thémiscyre une enceinte monumentale de rochers, sur lesquels est sculptée, dans des proportions colossales, une scène historique, dont le sujet déjà interprété plusieurs fois, mais obscurci par une haute antiquité, est encore abandonné aux conjectures.

Après avoir visité Césarée de Cappadoce, ce voyageur a observé toutes les formations volcaniques du mont Argée; il a ensuite parcouru cette étrange vallée d'Urgub, où s'élèvent d'innombrables cônes de pierre ponce qui hérissent un territoire de sept lieues de longueur sur quatre de largeur. Les anciens y avaient creusé des sépultures, et les grottes de ces nécropoles sont devenues aujourd'hui des villages habités. La même vallée avait été reconnue par Paul Lucas; mais on regardait comme fabuleuse la description qu'il en a faite.

M. Texier, revenu de Cappadoce à Constantinople, a donné à la suite de ses voyages une autre direction. Il s'est rendu, en 1835, des rives du Bosphore à Smyrne, par les îles de la Propontide, la Troade et l'Eolide. En visitant les ruines de cette dernière contrée, il a pu retrouver à peine quelques vestiges d'Elée, de Cumes, de Pitane : ces ports sont comblés, et l'on peut aussi remarquer, en poursuivant ses recherches le long du littoral, qu'il s'est formé de grands attérissemens vers l'embouchure de tous les fleuves de l'Asie-Mineure. Nous ne rappelons point ici comme une récente découverte celle de la ville de Sipilon qui s'élevait autrefois près de la montagne de ce nom : les ruines en avaient été reconnues par d'autres voyageurs, mais M. Texier les a relevées avec plus de soin; il y a retrouvé le tombeau de Tantale; il l'a dégagé de tous

les débris qui l'encombraient, et lorsque l'auguste père du roi actuel de la Grèce est venu visiter le monument érigé au père des anciens rois d'Argos, il a pris M. Texier pour guide, et a dignement honoré en lui le savant, l'artiste et l'ingénieux observateur.

Comme ses voyages ont été commencés en 1834 et sont d'une date postérieure aux travaux dont votre commission avait à s'occuper aujourd'hui, leur examen appartient à un autre concours; mais ils sont trop importants pour que nous ayons pu les passer sous silence.

Un autre voyageur, M. Bové, naturaliste, ancien directeur du jardin botanique du Caire, a fait en 1832 un voyage très remarquable dans une partie des contrées également parcourues par M. Callier. Il quitta l'Égypte au printemps, par la route qu'avaient suivie les Israélites, et il alla s'embarquer à Suez, pour gagner le rivage de Thor, et s'élever ensuite au mont Sinaï. Revenu par terre à Suez, il se rendit successivement à Gaza, à Jérusalem, à Damas, d'où il regagna les rives de la Méditerranée, et, parcourant en plusieurs directions toutes les contrées intermédiaires, il fit de nombreuses recherches sur leur constitution géologique, leurs minéraux, leurs richesses botaniques. L'étude des sciences naturelles l'occupait spécialement; elle donne un mérite particulier à ses travaux et à sa relation.

MM. de Cadalvène et de Breuvery, qui viennent de commencer la publication d'un ouvrage intitulé *l'Égypte et la Turquie*, se sont proposé d'autres sujets d'observations pendant le séjour qu'ils ont fait en Orient, depuis 1829 jusqu'en 1836. Leur voyage d'Alexandrie à Rosette, à Damiette, et ensuite au Caire, d'où ils ont remonté le cours du Nil jusqu'à Syène, ne se borne



point à la description naturelle du pays, et à celle de ses grands monumens, déjà examinés par cette colonie de savans qui avaient suivi l'expédition d'Égypte, et visités depuis cette époque par le plus habile interprète des anciennes écritures égyptiennes, et par les hommes qui ont partagé ou continué ses travaux. Les deux voyageurs se sont particulièrement attachés à reconnaître et à développer les plans de réforme entrepris par Méhémet-Aly. Ils l'ont suivi dans toute sa carrière, depuis son départ de la Macédoine, d'où il est originaire, jusqu'à l'investiture du Pachalick d'Égypte, qui lui fut conférée en 1805; ils l'ont montré, essayant alors ses forces au service de la Sublime-Porte, soit en faisant la guerre contre les Wahabis au nom du Sultan, soit en lui prêtant ses troupes et le bras de son fils Ibrahim contre l'insurrection de la Morée. Le vice-roi fait ensuite servir ses réformes militaires à l'affermissement de sa propre autorité : il marche par degrés à l'indépendance; déjà même il ne se borne plus à la possession de l'Égypte; il dirige ses forces contre la Syrie, et démembré par la victoire cette partie de l'empire ottoman.

Sans entrer dans l'analyse des considérations politiques dont MM. de Cadalvène et de Breuvery se sont occupés, et dont l'examen est étranger aux attributions de votre commission spéciale, nous nous bornons à faire remarquer l'instruction que l'on peut puiser dans le volume déjà publié. Cet ouvrage ajoute à nos premières connaissances sur l'Égypte de nombreux et d'importans détails sur son état actuel et sur la marche de son gouvernement; détails propres à intéresser vivement la France, puisque les hommes placés par le vice-roi à la tête de différentes branches d'industrie, de haute ad-

ministration et d'enseignement, sont venus puiser leur instruction dans notre patrie.

Parmi les voyages qui ont attiré les yeux de votre Commission, nous devons citer celui de M. Schoolcraft qui, en 1832, fut chargé par le gouvernement des États-Unis d'aller reconnaître les sources du Mississipi. Déjà, en 1805, le colonel Picke avait entrepris une expédition semblable; il avait remonté ce fleuve au-delà de la rivière du Corbeau, et il poursuivit sa navigation jusqu'au lac Sandy. En 1820, M. Cass, gouverneur du Michigan, voulut reprendre cette exploration; il gagna d'abord l'extrémité occidentale du lac Supérieur, d'où il se dirigea par terre vers le lac Sandy; il reconnut ensuite les rapides du fleuve, la chute de Peckagama, le lac Winnipeg et le lac de Cass, où ses découvertes se terminèrent.

M. Schoolcraft, après avoir fait, en 1831, un premier voyage dans les contrées qu'arrosent les affluens orientaux du Haut-Mississipi, reçut de M. Cass, devenu secrétaire d'état de la guerre, l'ordre de continuer les recherches que lui-même avait commencées douze ans auparavant. Il atteignit, au mois de juillet 1832, le lac de Cass, où son prédécesseur s'était arrêté, remonta le fleuve jusqu'au lac Traverse, et arriva ensuite au confluent des deux branches ou fourches du Mississipi. La branche orientale le conduisit successivement aux lacs Marquette, La Sale et Kubbakunna; il rencontra le confluent de la Naïva et gagna enfin le lac Ossowa qui est une des sources du fleuve. Ce réservoir est à six milles de distance du lac Itasca, source de la branche occidentale. Ce voyageur passa de l'un à l'autre bassin, à travers des collines sablonneuses appartenant au plateau élevé qui se prolonge de l'est à l'ouest, dans cette



partie de l'Amérique, et qui va rejoindre à l'occident la chaîne des montagnes Rocheuses. Le but de M. Schoolcraft se trouvait atteint : il planta le pavillon des Etats-Unis sur une île du lac Itasca, il suivit le cours de la branche occidentale qui en reçoit les eaux ; et cette navigation, tantôt interrompue par des rapides qui font descendre le fleuve d'un plateau à l'autre, tantôt librement suivie à travers de larges savanes, et quelquefois engagée dans d'étroits défilés où les eaux sont plus profondes, ramena le voyageur dans le lac de Cass où ses recherches avaient commencé. Il jugea que la hauteur de ce lac était de treize cent trente pieds, et que celle du lac Itasca lui était supérieure de cent soixante pieds : la source du Mississipi se trouvait ainsi élevée de près de quinze cents pieds au-dessus du niveau de son embouchure.

Vous avez pu remarquer, Messieurs, que deux lacs rapprochés du Mississipi ont reçu de M. Schoolcraft les noms de Marquette et de La Sale. C'était un hommage rendu à deux Français, dont l'un avait découvert le fleuve, et dont l'autre l'avait descendu jusqu'à son embouchure. D'autres Français, Joliet, Hennepin, La Hontan, avaient aussi voyagé, vers le temps de la découverte, dans les régions supérieures du Mississipi : Joliet s'y était rendu avec le père Marquette, par la rivière des Renards et le Wisconsin ; Hennepin avait remonté ce fleuve, depuis l'embouchure de l'Illinois jusqu'à celle de la rivière Saint-François et au pays des Sioux ; La Hontan avait parcouru les régions plus occidentales qu'arrose la rivière de Saint-Pierre, et il avait tracé dans cette direction la route que suivit, en 1766, le capitaine Carver. En rendant hommage aux modernes voyageurs, nous avons cru

qu'il était juste de rappeler aussi des traditions honorables pour leurs devanciers.

L'attention publique s'est portée en dernier lieu sur le voyage de M. le capitaine Bach, qui partit de Londres, en 1833, pour rechercher les traces d'un illustre navigateur, dont on ignorait alors la destinée, et dont la longue absence était pour le monde savant un sujet d'alarmes. Il se rendit au lac de l'Esclave et il reconnut que ce bassin s'étendait, vers le nord-est, beaucoup plus que les cartes ne l'indiquaient : il construisit, à l'extrémité de ce lac, le fort *Reliance*, où il établit ses quartiers d'hiver, et il en partit le 7 juin 1834, pour commencer ses découvertes.

Une chaîne de hauteurs, dont la direction générale s'étend du nord-ouest vers le sud-est, s'élève par degrés au-delà de ce vaste bassin, et ses plus hauts sommets forment une ligne de points culminans, qui dominent les affluens du lac de l'Esclave, ceux de la baie d'Hudson et ceux de la Mer-Glaciale.

M. le capitaine Bach avait rencontré dans les versans du midi le lac Artillerie et le lac Aylmer; il rencontra dans ceux du nord le lac Sussex, qui paraît être la source du nouveau fleuve dont il allait suivre le cours et dont le nom sauvage est aujourd'hui remplacé par le sien. Ce voyageur s'y embarqua le 7 juillet : sa navigation fut souvent interceptée par des rapides; et après avoir suivi le cours du fleuve, généralement dirigé vers le nord-est, il en atteignit l'embouchure au 67° degré 7 minutes de latitude. Il paraît résulter de ses observations que les terres découvertes par M. le capitaine Ross, pendant une expédition aussi pénible que glorieuse, sont séparées du Continent américain par un passage, un bras de mer, communiquant vers l'ouest



avec les parages du cap Turn-Again, et vers l'est, avec le grand golfe de Boothie. M. Bach termina ses explorations le 15 août, afin de pouvoir regagner avant la mauvaise saison le fort *Reliance* d'où il était parti. Il fut de retour le 27 septembre, et il continua sa route jusqu'à New-York, où il s'embarqua pour revenir en Angleterre.

On a pu juger par ce sommaire que les découvertes de M. le capitaine Bach, depuis le lac de l'Esclave jusqu'à la mer Boréale, ont eu lieu pendant l'année 1834; dès-lors elles ne peuvent pas être admises au concours actuel qui doit spécialement s'appliquer à l'année 1833, et l'examen de ce voyage appartient au concours de l'année prochaine.

Dans l'analyse que nous venons de mettre sous vos yeux, nous avons cherché, messieurs, à signaler les entreprises et les expéditions les plus recommandables. La terre est un immense domaine, et l'émulation des voyageurs qui s'attachent à la mieux connaître est digne des plus nobles encouragemens; mais dans cette carrière comme dans toutes les autres, il en est toujours un qui devance ses concurrens. La lice où M. Callier obtient aujourd'hui la palme reste encore ouverte à ses honorables rivaux.

Tableau comparatif des itinéraires de

VOYAGE DE	VOYAGE DE	VOYAGES DE PAUL LUCAS,		VOYAGE DE	VOYAGE DE
TAVERNIER, vers 1650.	TOURNEFORT, vers 1700.	de 1705 à 1715.		OTTER, en 1734.	POCOCKE, en 1740.
<i>De Constanti- nople</i> à Boli. Tosia. Amasie.	<i>D'Erzeroum</i> à Tocat. Angouri. Eski-Cher. Brousse.	<i>De Constanti- nople.</i> à Nicomédie. Nicée Brousse. Kiutahie. Eski-Cher. Angoura. Kir-Cher. Kesariéh. Nigdè. Bor. Erkli. Konie. Angoura. Beibazar. Kiva. Nicomédie. Constanti- nople.	<i>De Smyrne</i> à Serkiserai. Koniè. Erkli. Pyles cili- ciennes. Adana. Tarse.  En 1715. <i>De Smyrne</i> à Tirèh. Guzel-His- sar. Vallée du Méandre Degnizla. Bourdour. Jsbarta. Egherder. Serkiserai. Koniè. Kesariéh. Pyles cili- ciennes. Adana.	<i>De Constanti- nople</i> à Isnik. Mid. Lefké. Inoghi. Eski-Chèr. Ak-Chèr. Ladikiè. Koniè. Erkli. Adana. Masisa. Païas-Baïè. Alexan- drette. Antakiè. Karim. Alep. Kilis. Bir. Euphrate.	L'Ionie. La Carie. Vallée du Méandre. Ichkeli. Sandekli. Beïad. Sevri-Hissar. Angoura. Boli. Isnik-Mid. Constantino- ple.
<i>De Smyrne</i> à Kassaba. Allah-Cher. Afioum-Ca- rahissar. Bulvudun. Kisil - Er- mak. Kezrè- Kioup.		En 1706. <i>De Smyrne</i> à Sardes. Allah-Cher Allankiouï. Bourdour. Sousou. Adalia. Sousou. Jsbarta. Egherder.		En 1743. Kierkiouk Erbil. Mosul. Nisibin. Mardin. Diarbekir. Divrighi. Sivas. Tocat. Amasia. Tousia. Boli.	



plusieurs voyageurs qui ont visité l'Asie-Mineure.

VOYAGE DE	VOYAGE DE	VOYAGES DE	VOYAGE DE	VOYAGE DE	VOYAGE DE
NIEBUHR, en 1766.	OLIVIER, en 1797.	BROWNE. en 1797.	SEETZEN, en 1809.	KINNEIR, en 1820.	M. CALLIER, de 1830 à 1835.
Bagdad. Mosul. Alep. Alexandrette Baïas. Adana. Erekli. Konia. Karahissar. Kiutahiè. Brousse.	Kelenderis. Mout. Laranda. Koniè. Ak-Cher. Afioum-Cara- hissar. Kiutahiè. Yeni-Cher. Nicée. Jsnik-Mid.	Aïntab. Chaine du Taurus. Bostan. Keisariè. Angoura. Sabaudjè. Isnik-Mid.  En 1801.  Isnik-Mid. Brousse. Kiutahiè. Afioum-Cara- hissar. Ak-Cher. Koniè. Erkli. Le Taurus.	<i>De Smyrne</i>  à Afioum-Ca- rahissar. Ak-Cher. Konièh. Laranda. Ibrala. Le Taurus. Karadouar Tarsus. Seleucie.	<i>De Constanti- nople.</i>  à Nicée. Eski-Cher. Seid - El- Ghazi. Gherma. Angoura. Onskat. Keisariè. Nigdè. Ketch-His- sar. Pyles cili- ciennes. Tarse. Adana, Alexan- drette.  Kelenderis Mout. Laranda. Konièh. Ak-Cher. Afioum-Ca- rahissar. Kiutahiè. Brousse. Modania.	<i>De Smyrne.</i>  à Magnésie. Brousse. Constanti- nople. Nicomédie Nicée. Fl. Sanga- rius. Dorylée. Azani. Smyrne. Ipsus. Synada. Angora. Fl. Halys. Césarée. Sebaste. M. Argée. Diarbekir. Samosate. Roum - Ka- lah. Alep. Antioche. Alexan- drette. Pyles sy- riennes. Issus. Mopsueste. Pyles cili- ciennes. Cesarée. Germani- cia. Aïntab. Alep.  Cet itinéraire ne comprend pas la suite de ses voyages en Syrie, en Pa- lestine et dans l'Arabie-Pétrée.

## DISCOURS

*prononcé par M. le lieutenant-général PELET, vice-président de la Société.*

Messieurs,

Je dois à la Société un double tribut de reconnaissance. Elle m'a honoré de la vice-présidence et elle me procure la satisfaction de remettre une récompense bien méritée à un jeune officier auquel je porte le plus vif intérêt.

Le rapport de notre savant collègue ne me laisse plus rien à dire sur les détails et sur les résultats du voyage de M. Callier. Cependant vous voudrez bien me permettre de citer mon témoignage en faveur des travaux qui ont été exécutés sous ma direction, et que j'ai dû examiner avec soin. La régularité et la précision des observations astronomiques multipliées par M. Callier au-delà de nos espérances, l'exactitude et la perfection de ses croquis topographiques, ont mérité l'éloge le plus complet. Ces diverses opérations ont d'autant plus de prix, qu'elles ont dû être soigneusement dérobées aux yeux des populations incivilisées.

La Société entendra avec intérêt, je l'espère, quelques particularités de ce voyage qu'elle ne peut apprendre que de moi. Au milieu de ses explorations scientifiques, M. Callier est devenu le témoin d'une de ces luttes qui ont agité si souvent l'Asie-Mineure et la Syrie. Placées au centre de l'ancien monde, ces contrées voient s'avancer dans leur sein les mers intérieures, la



Méditerranée, la Propontide, la Caspienne, les golfes Persique et Arabique. Ainsi, elles forment le lien de toutes les grandes mers et des continens de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; elles sont devenues le rendez-vous de toutes les expéditions que, depuis les temps les plus reculés, les populations du midi, de l'orient et du nord, ont entreprises pour se combattre, pour commercer, ou enfin pour chercher d'autres climats.

Sur ce théâtre immortalisé par les hommes historiques, par Sésostris, Cyrus, Alexandre, César, Napoléon, la guerre éclatait entre les Arabes et les Turcs. Ils se disputaient la domination de ces pays qui de tout temps ont exercé une si haute influence sur les destinées du monde; ils renouvelaient la grande question de Byzance, dans laquelle tous les peuples sont prêts à intervenir.

Quelle situation pour un jeune officier, représentant dans ces contrées l'immense gloire de la France, héritier des souvenirs qu'ont laissés en Orient les Gaulois, les Croisés et cette mémorable expédition d'Égypte, illustrée par l'éclat des armes et des travaux scientifiques. M. Callier eut souvent l'occasion de voir Ibrahim Bey dont le nom avait déjà acquis de la célébrité dans les fastes militaires. Il eut plusieurs conférences avec ce prince, doué de qualités guerrières qui semblent lui assurer de hautes destinées.

Dès ce moment, la correspondance de M. Callier, devenue militaire et politique, prit le plus haut intérêt. Elle donna des renseignemens précieux sur cette lutte qui attirait l'attention de l'Europe. M. Callier recevait de moi ses instructions, et m'adressait fréquemment des lettres qui passaient immédiatement dans les mains des ministres.

La confraternité d'armes qui me lie aux officiers d'é-

tat-major, semble m'autoriser messieurs à ajouter que dans ce moment plusieurs officiers de ce corps parcourent la Syrie, l'Égypte, la Grèce et l'Afrique. L'un d'eux se trouve à l'armée d'Ibrahim, et sa correspondance, presque entièrement militaire, pourra cependant exciter votre intérêt. D'autres officiers continuent les levés de l'Attique, de l'Eubée et de la Phocide. Quelques-uns reconnaissent, les armes à la main, les terres depuis si long-temps oubliées, de la Numidie et de la Mauritanie.

A son retour en France, M. Callier, connu des savans par ses heureuses découvertes, des ministres par sa correspondance, fut accueilli partout comme il méritait de l'être. Le roi, dont l'instruction est si variée, et qui s'est particulièrement occupé de la géographie, a daigné recevoir plusieurs fois avec une grande distinction notre jeune voyageur. Cette bienveillance nous fait espérer qu'après avoir terminé ses travaux, M. Callier trouvera les secours nécessaires pour leur publication, et qu'il pourra se livrer à d'autres explorations aussi utiles à la science qu'à l'Etat.

Les rigoureuses lois de la hiérarchie militaire ne permettraient pas, Messieurs, qu'un double grade fût accordé à M. Callier, malgré les travaux et les dangers dont ses chefs se complaisent à reconnaître la gravité et l'importance. La croix d'honneur lui fut immédiatement accordée. Nous savions que plus d'une couronne l'attendait dans la carrière qu'il a si glorieusement commencée. Une dernière récompense lui manquait. Il avait le droit de l'obtenir de vous, Messieurs, de vous qui êtes les plus dignes et les plus justes appréciateurs des travaux scientifiques, ainsi que des résultats utiles à la géographie, à l'histoire et à l'archéologie. Quel



encouragement cette récompense ne portera-t-elle pas dans le cœur du jeune capitaine qui débute sous d'aussi heureux auspices ; mais aussi quelle tâche lui impose-t-elle pour continuer à se montrer digne de lui et de vous !

Bientôt les travaux de M. Callier, réunis et comparés à ceux de MM. de La Borde, Taylor, Texier, Gauthier et Beaufort, aux anciens itinéraires qui vont être publiés par le colonel Lapie, nous permettront de rectifier les cartes de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Arabie-Pétrée. Nous pourrons même dresser une carte qui constatera l'état actuel des connaissances sur ces pays encore pleins de mystères pour nous. Cette carte, désirée par les savans, servira à éclaircir l'histoire ancienne, et celle-ci fournira à la géographie de nouvelles lumières qui lui sont toujours utiles pour les pays occupés par les maîtres du monde.

Messieurs, pendant que l'imagination s'arrête du côté de l'Orient, frappée par le tableau de tant de merveilleux événemens, un spectacle non moins imposant attire nos regards vers l'Occident. Ce monde que nous avons salué du nom de nouveau, nous apparaît au moins aussi vieux que l'ancien. Il nous présente des monumens qui peuvent rivaliser avec ceux qui remontent aux époques les plus reculées.

Depuis plus de 24 siècles, les philosophes, les poètes, les géographes s'occupent de l'Atlantide, de l'Ophir, de ces contrées, dont l'existence était révélée par des traditions immémoriales, ou que l'on devinait au-delà de l'Océan. Les modernes étaient réduits à discuter, à commenter les textes des anciens. On multipliait vainement les recherches et les dissertations sur l'origine des habitans de cet autre monde, sur les communications

qui avaient pu exister avec l'ancien. On pouvait espérer de trouver la solution du problème dans les recherches géographiques et géologiques, peut-être même dans celles de la physiologie, en constatant les analogies qui se trouvent dans les terres et dans les races des deux hémisphères.

Aujourd'hui il est probable que nous devons cette solution aux études archéologiques et à la comparaison qui pourra prochainement être faite entre les monumens répandus sur plusieurs points de l'Amérique, particulièrement à Mitla, à Palenqué, et ceux de l'Égypte ou de l'Inde. Heureux si M. Champollion avait pu appliquer son ingénieux système à ces hiéroglyphes qui paraissent avoir de la similitude avec ceux qu'il avait étudiés.

Quoique les monumens de Guatemala soient connus depuis plus d'un demi-siècle, les explorations réelles ont été faites beaucoup plus tard ; et la véritable découverte date en quelque sorte de la publication qui a eu lieu pendant ces deux dernières années. Le moment où l'on pourra lire sur ces monumens des pages si intéressantes pour l'histoire primitive du globe, marquera dans les annales des sciences humaines.

Messieurs, l'émulation excitée par vos concours et les récompenses que vous décernez, hâteront ce moment désiré. La Société de géographie, embrassant dans ses travaux tous les pays et tous les temps, imprime la marche la plus active à une science qui a pour dernier résultat l'amélioration du sort des hommes et les progrès de la civilisation.



---

RAPPORT

*Sur le concours relatif à la géographie et aux antiquités  
de l'Amérique centrale,*

PAR UNE COMMISSION COMPOSÉE DE MM. LE BARON WALCKENAER,

DE LARENAUDIÈRE ET JOMARD, *rapporteur.*

(Avril 1836.)

Quelque faible que soit encore le progrès de nos connaissances sur la géographie et les antiquités de l'Amérique centrale, la Société peut s'applaudir d'avoir appelé l'attention des voyageurs sur cet important sujet, dans son programme de l'année 1825. C'est depuis cette époque, en effet, que le public s'occupe, avec plus d'intérêt qu'autrefois et même avec une curiosité empressée, non-seulement des monumens qui couvrent les bords ou les environs de l'Usumasinta et la péninsule d'Yucatan, des races ou des peuplades auxquelles on les attribue ; mais encore de tous les anciens édifices qui couvrent le sol américain, soit au Mexique, soit au plateau de Santa-Fé de Bogota, soit dans les contrées plus méridionales. Le mystère qui environne l'origine et les auteurs de ces singuliers ouvrages, surtout l'époque où ils ont été construits, ajoute un intérêt de plus à ces recherches. Partout, ce sont des questions neuves à résoudre, des sujets piquans qui plaisent par leur difficulté même. C'est au point que les spéculateurs profitent de ces circonstances pour fabriquer des traditions ; et même des *antiques* américains, comme on a fait, comme on fait

encore pour l'ancien monde, malgré les progrès de l'érudition et de l'archéologie. Comme l'histoire se tait, les esprits ardents s'élancent dans le champ des conjectures, tandis que les bons esprits étudient et attendent pour se prononcer. Mais tout le monde s'occupe de ces problèmes, et maintenant, la curiosité ne s'arrêtera plus qu'après être arrivée à quelque résultat positif sur les origines américaines.

S'il s'agissait d'un problème de cette espèce dans l'ancien continent, trois voies se présenteraient pour parvenir à la solution : l'histoire écrite, les langues, les monumens ; en d'autres termes, les écrits des historiens, l'analogie des idiomes entre les anciens indigènes et des peuples plus connus ; enfin, l'étude approfondie des ouvrages de l'art et du style des monumens. On peut ajouter encore les lumières que fournit l'examen du type physiologique dans les statues et les figures de toute espèce, où les natifs ont laissé leurs portraits, leur propre image ; ce qui est une partie essentielle de l'ethnographie.

Ici point d'historiens contemporains, point d'histoire proprement dite. Les écrivains espagnols sont récents et même suspects ; les traditions sont confuses, contradictoires : elles présentent des dates qui diffèrent de plusieurs siècles. On signale des migrations, sans faire connaître suffisamment ni les races voyageuses, ni leurs noms, ni leur point de départ. Les dates qu'on leur assigne sont bien trop récentes pour expliquer de vieux monumens, déjà tombant en ruines avant la conquête des Espagnols.

Quant aux idiomes, bien que plusieurs subsistent encore tels que le Maya, le Tchol, le Poconchi, le Chorti, etc., on n'en peut tirer aucun parti, puisque l'ancienne Amérique n'a point laissé de littérature. Il n'y a,



du reste, aucune preuve, pas même d'indice, malgré les conjectures plus ou moins hasardées qu'on a jetées en avant, qu'aucun des peuples indigènes ait possédé une écriture alphabétique.

Restent les monumens des arts. Nous sommes presque réduits à cette unique source d'informations. Une fois les constructions des anciens peuples d'Amérique bien connues, et supposé qu'on ait des dessins précis des sculptures, avec leur véritable style, qu'on possède des plans exacts, des édifices, des coupes et des élévations géométriquement mesurés, on sera aussitôt en possession de deux résultats positifs. On pourra comparer entre eux, sous le rapport de l'architecture et de la sculpture, les ouvrages des plus anciens habitans de l'Amérique centrale et du Mexique, ainsi que des autres parties civilisées du nouveau continent : 2° on pourra faire, du moins sous le rapport des ouvrages de l'art, des rapprochemens sûrs et instructifs entre les degrés de civilisation des deux mondes.

En dernier lieu, s'il est donné, un jour, de pouvoir comparer avec exactitude le caractère ethnographique des races encore vivantes de ce continent, avec le type physiologique empreint sur ces monumens, il sera possible de chercher avec quelque fruit plusieurs points de ressemblance ou d'analogie avec d'autres peuplades, soit asiatiques, soit africaines, et de sortir du vague où nous ont laissés jusqu'à présent les voyageurs et les historiens. Par là, on pourrait espérer de clore la carrière illimitée des conjectures et des systèmes sans base, et l'on entrerait enfin dans la voie des véritables recherches historiques.

Ces réflexions préliminaires n'étaient peut-être pas déplacées à la tête d'un rapport où doit être bien établie

la nature des recherches demandées par la Société de Géographie. Le problème qu'elle a posé ne consiste pas à émettre des conjectures plus ou moins probables ou incertaines sur les origines américaines, et encore moins à se prononcer sur la question de savoir quel peuple serait venu de l'ancien monde pour apporter la civilisation aux aborigènes et leur enseigner les arts. La Société sait trop combien l'état des connaissances, à cet égard, est encore borné : ce qu'elle a demandé, ce sont des faits, des observations positives faites sur les lieux, des découvertes géographiques, des cartes exactes, des plans topographiques, des aspects fidèles du pays, recueillis sur divers points de l'Amérique centrale, et notamment là où gisent les monumens des anciens indigènes. Elle a demandé des fouilles ; elle a demandé, sous le rapport de l'ethnographie, les idiomes des natifs et leurs portraits : elle a demandé enfin que ces travaux et ces recherches fussent faits sur plusieurs points, tant de l'ancien royaume de Guatemala et de la province de Chiapa, que dans la presqu'île d'Yucatan, afin qu'on fût à même de faire des rapprochemens entre les ouvrages des peuples qui ont habité ces différens pays, et y ont laissé des vestiges remarquables. Ces diverses conditions sont assez nettement posées dans le programme pour qu'il n'y ait pas lieu à équivoque. Nous partirons donc de cette donnée comme base, pour faire l'examen des travaux qui sont venus à la connaissance de la société.

Il n'est guère de position plus intéressante dans tout le nouveau continent, peut-être même sur le globe, que cette Amérique centrale, formant, entre Panama et Tehuantepec, un long isthme irrégulier, de près de 450



lieux de développement, et qui, en quatre points de son étendue, renferme des rivières plus ou moins propres à rejoindre les vastes mers qu'il sépare. De quel avantage ne serait-il pas pour l'Europe de bien connaître toutes les ressources d'un sol si fertile et si bien placé ; toutes ses richesses minérales, le cours de ses rivières, la hauteur des lieux et les productions de toute espèce dont l'a doté une nature éminemment libérale ! malgré tout ce qu'on a écrit sur ces contrées et même l'ouvrage le plus récent et le plus spécial, celui de D. Dom. de Juarros, on n'est encore informé qu'imparfaitement sur toutes ces matières. Aussi est-ce autant pour éclaircir la géographie du pays que pour parvenir à l'exploration des antiquités centro-américaines, que la Société de Géographie a publié son programme de 1825 ; c'est peut-être ce qu'ont un peu perdu de vue les personnes qui se sont transportées, depuis cette époque, au Mexique, dans l'état de Chiapa, et dans la presqu'île d'Yucatan, pour étudier les ruines. Nous sommes bien loin ici d'en faire la matière d'un reproche ; car ces monumens, vraiment extraordinaires, sont dignes des recherches les plus assidues, et sont faits pour absorber toute la curiosité des voyageurs ; sans parler des dangers, des fatigues et des obstacles de toute espèce qui attendent ces derniers. Mais la science réclame impérieusement des observations exactes, précises, sur l'état du sol, sur la direction des eaux, sur les lacs et les bassins divers qui se partagent entre les deux Océans. Par exemple, que sait-on de positif sur le cours de la rivière des Lacandons, de Rio-Copan, de Rio-Motagua, sur les montagnes et les lacs du district de Peten, sur la hauteur de la ligne de faite de la péninsule, sur les cavernes presque fabuleuses que décrivent Torquemada, Thomas Gage, le P. Remesal et

D. Dom. Juarros; ou même, sur la position d'une multitude de villages et de lieux que citent les historiens espagnols, et qu'on chercherait vainement sur les cartes.

On peut dire que tout l'Yucatan, depuis le lac Peten jusqu'au détroit de Cordova, est encore inconnu, à l'exception du littoral. Et pourtant, cette longue péninsule, divisée du N.-O. au S.-O., n'a guère moins de 150 lieues sur 60 de largeur. On ne sait presque rien d'exact sur le pays et la rivière de Bacalar, sur les environs de Nocabab, de Mani, etc. C'est encore le refuge presque inaccessible d'une population d'*Indios*, en partie encore insoumis et indépendans, autres que les sauvages Lacandons, tels que les Indiens itzaës, les Tcholes, les Mopan. Il y a peut-être sur les collines du Yucatan, des monumens antiques à découvrir. On est surpris que la Compagnie anglaise, établie sur le Rio-Balize, n'ait pas fait explorer cette rivière jusqu'à sa source la plus éloignée, c'est-à-dire jusqu'au lac Peten. Dans le Honduras, on peut en dire autant de la grande rivière nommée de trois noms *Yare*, *Herbias* et de *Ségovie* : toutes les notions sont confuses à ce sujet.

Certes, ce n'est pas là une des moindres raisons qui ont éloigné de l'étude des antiquités centro-américaines, et aussi de la lecture des écrivains originaux, que ce défaut de cartes exactes ou détaillées, sur lesquelles on pût suivre les relations des événemens et la description des lieux. Le fait est qu'on ne possède d'autre carte un peu détaillée de Guatemala, que celle qui a été publiée à Londres en 1826, dont les matériaux paraissent en partie puisés dans les archives du pays; feu Brué l'a reproduite un peu trop en petit, mais améliorée en partie, dans sa carte des Antilles de 1832 (celle de grand format). La carte annexée à la traduction anglaise de Don



Dom. Juarros (Londres 1823) est tout-à-fait insuffisante, et n'est guère qu'au tiers d'échelle de celle de 1826; celle de feu Brué est au 1/4. Que dire de toutes les autres, si pleines de contradictions, de points déplacés, de divisions défectueuses?

Point de cartes, d'ailleurs, dans les intéressantes histoires qui ont paru sur les états de Guatemala, Chiapa et Yucatan, depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'à Juarros. Il suffit de nommer, sur l'Yucatan, Bernardo de Liçana 1633, Diégo Lopez Cogolludo, 1688; et sur Guatemala et Chiapa, les historiens, Torquemada, Herrera, Thomas Gage, le P. Remesal 1619; Betancurt (teatro mexicano) 1696; D. Juan de Villagutierre, 1708, etc.

Tel était l'état de la géographie du Guatemala en 1825, et tel, à-peu-près, il est encore aujourd'hui.

Il faut ajouter une autre cause d'incertitude et même de confusion, dans la géographie de l'Amérique centrale. Les divisions des provinces, des districts, ont souvent varié. La cause en est, entre autres, dans la dépopulation de quelques provinces, habitées principalement par les Indiens. L'Espagne a dû simplifier l'administration, et réduire le nombre des juridictions civiles et ecclésiastiques, à mesure de cette dépopulation. De là, suivant les époques, des changemens dans les dénominations. Il va sans dire qu'aujourd'hui la division est bien différente de celles qui ont précédé la révolution dernière. La principale et plus importante différence est celle qui regarde l'état de Chiapa qui, précisément, est le siège des principales ruines. La république mexicaine s'en est emparée de vive force, dans un moment où celle de Guatemala était sous l'empire de circonstances désastreuses. Mais celle-ci, aussitôt que ses affaires ont été meilleures, s'est hâtée de protester contre la violence,

et a réclamé la province de Chiapa que le Mexique continue de retenir arbitrairement. Il est cependant incontestable que cet état avait toujours dépendu de l'ancien royaume de Guatemala, et il ne l'est pas moins que l'isthme de Tehuantepec est une limite naturelle, bien dessinée d'ailleurs par des montagnes, par une très grande rivière le Guazacoualco, et par sa continuité avec Soconusco que le Mexique a respecté. Un mémoire important publié par la république centro-américaine en 1832, éclaircit parfaitement cette question de division géographique (1). Nous en avons parlé ici parce que justement les ruines de Palenque, l'ancienne Culhuacan, celles d'Ocozingo (l'ancienne Tulha), et d'autres encore sont situées dans l'état de Chiapa. On verra par la suite de ce rapport qu'il n'est pas du tout indifférent de les rattacher au Mexique, ou bien au pays de Guatemala.

Copan est le nom d'un lieu très remarquable sous le rapport des monumens et de l'histoire de l'ancienne Amérique : une rivière de ce nom coule près des ruines. Elles le disputent à celles de Palenque, d'Utatlan, d'Uchmal et de Tulha ; et cependant le lieu de Copan, la rivière de Copan ne sont pas sur les cartes. Sur une seule, on voit marquée la montagne de Copan, sans aucune indication de l'ancienne ville ni de la rivière de ce nom. On ne finirait pas de relever les incohérences, les doubles emplois, les lacunes des cartes existantes : c'est un travail que nous avons commencé, et qu'il a fallu abandonner tant il était fastidieux.

Le Mexique est beaucoup plus connu sous le rapport de la géographie et des monumens que le pays de Guatemala.

(1) Dictamen de una Comision especial... de la republica federal de Centro-América en el año de 1825. Guatemala, in-4°. 1832.



Ce n'est donc pas sans de bons motifs que la Société de Géographie a provoqué des recherches sur cette dernière contrée. Mais nous le répétons, ce n'est pas moins pour sa géographie, que pour ses monumens et son histoire. En second lieu, c'est principalement des observations nouvelles, faites sur les lieux, qu'elle a désirées, ainsi que des cartes et des plans topographiques.

Ces points bien établis, nous passons à l'examen des divers documens qui sont venus à la connaissance de la Société. Ils sont de deux natures différentes : les uns sont des relations manuscrites, récentes, adressées par des voyageurs placés sur les lieux ; les autres sont de grands ouvrages, publiés en Europe depuis 1830, où l'on a rassemblé beaucoup d'observations, réimprimé des publications antérieures au programme, et relatives aux divers monumens du Nouveau-Monde : ouvrages d'érudition dans lesquels on a fait entrer des conjectures et des dissertations sur les origines américaines, avec la réimpression d'anciens historiens espagnols.

Nous devons insister sur la différence de ces deux espèces de matériaux, eu égard à la position de la question, bien que d'ailleurs ce concours ne puisse être assimilé entièrement aux concours ordinaires ; mais on n'en doit pas moins de reconnaissance aux personnes qui ont publié à grands frais ces ouvrages de luxe, véritables mines de matériaux historiques.

Nous devons donc citer d'abord les explorateurs qui sont encore, ou qui étaient naguère sur le théâtre des découvertes. Quand on parle des voyageurs qui ont éclairé la géographie et les monumens de l'Amérique, pourrait-on oublier le plus illustre de tous, celui qui a éveillé, le premier, sur ce sujet l'attention de l'Europe ?

C'est au baron Alexandre de Humboldt que nous devons l'impulsion donnée, depuis trente ans bientôt, à ces recherches. Il a vu les principaux lieux du Mexique, il les a mesurés; sa plume savante les a décrits, et sa rare sagacité a deviné ce qu'il n'avait pu voir. Loin d'avoir ignoré, comme on l'a dit, les monumens de Palenque, il a le mérite de les avoir signalés le premier ou l'un des premiers, et d'avoir appelé, entre autres objets, l'attention sur les représentations en forme de *croix* qu'on voit assez souvent dans les ruines.

Nous ne parlerons pas des voyageurs qui ne sont pas sortis du Mexique, tels que M. Beltrami, M. Bullock et quelques autres, puisqu'ils n'ont rien appris de la géographie ou des antiquités de Chiapa, du Yucatan et de Guatemala; mais nous citerons Antonio Del-Rio, parce que, précédé seulement par Bernasconi, il a découvert les restes de Palenque, en 1787, en compagnie d'Alonzo de Caldéron (1). On lui doit la première mention détaillée de ces ruines imposantes et la première description de la contrée où elles sont situées. Bien que ses renseignemens soient très incomplets (du moins ceux qui font partie de l'ouvrage publié à Londres, en 1822, d'après le manuscrit et les dessins rapportés d'Amérique, en 1822, par le docteur M.-Quy), il faut reconnaître qu'ils ont servi de guide aux voyageurs subséquens. Plusieurs dessins de Del-Rio ont été joints à la relation; ils sont dans le même caractère (quoique moins exacts) que ceux qu'on a obtenus depuis; ils ont été exécutés sur *Pierre* par un artiste capable, M. Frédéric Waldeck, alors à

(1) D. Antonin Bernasconi, architecte, avait été envoyé, dès 1784, pour examiner les ruines et en prendre les mesures.



Londres. C'est le même que le voyageur qui depuis a séjourné si long-temps à Palenque. Le docteur M-Quy avait trouvé une partie du mémoire de Del-Rio dans les archives de Ciudad-Real de las Chiapas; l'autre partie était à Mexico, dans les mains d'un général Anaya.

Tel est l'ouvrage que notre savant et zélé collaborateur, M. Warden nous a fait connaître, en 1825, en le transportant dans la langue française; il a en partie servi de base au programme de la Société; tellement que M. Warden doit partager notre reconnaissance avec Del-Rio même.

En 1805, dix-huit ans après Antonio del-Rio, une seconde expédition partit de Mexico pour l'Amérique Centrale, ordonnée, comme la première, par le roi d'Espagne, et commandée par le capitaine Guillaume Dupaix, assisté du dessinateur Castañeda et d'autres personnes. Cet officier distingué fit trois voyages successifs, dans les années 1805, 1806, 1807. Ce n'est que dans le troisième qu'il parcourut l'état de Chiapa et atteignit les ruines de Palenque. Sa relation complète a paru pour la première fois en 1830, dans un splendide ouvrage intitulé : *Antiquities of Mexico* (1), sous le nom d'Augustine Aglio qui en a fait les dessins, et qui a été exécuté, avec un soin admirable, aux frais de lord Kingsborough. Malheureusement ce livre gigantesque est d'un prix non moins colossal, qui dépasse toutes les bornes connues. Nous reviendrons sur cet ouvrage de luxe que nous citons ici, à cause de la relation originale de Guillaume Dupaix, qui remplit une bonne partie du tome v. La même, traduite en anglais, occupe le tome vi. Les cent trente dessins de Guil-

(1) 7 Vol. de planches et de texte, du plus grand format.

laume Dupaix, ou plutôt de Castañeda, remplissent quarante-sept planches du tome iv. Le texte et les dessins sont ce qu'on possède, jusqu'à présent, de plus complet sur Palenque; mais il ne consiste guère qu'en descriptions des figures; à quoi il faut ajouter de courtes dissertations sur l'architecture et la décoration dans les anciens monumens du pays.

Pendant la même année, 1805, Don Julio Garrido, homme instruit, habitant de Palenque même, composa sur cette ville un ouvrage resté manuscrit et qui est en la possession d'un médecin de Tabasco. Peu de mois après l'émission du programme, la Société a été informée qu'un Français naturalisé à Tabasco, le docteur François Corroy, chargé de l'hôpital militaire de la province, avait fait, en 1819, des recherches à Palenque; depuis il a continué d'y faire, ainsi que son fils, plusieurs excursions. Le 16 juillet 1826, il avait communiqué au journal de la Vera-Cruz, *El Mercurio* (1), une notice assez étendue sur Palenque, qu'il appelle l'ancienne Palmyre septentrionale, avec des itinéraires et des détails topographiques qui ne manquent pas d'intérêt. Depuis 1827 jusqu'en 1832, il a écrit à l'un de vos commissaires, dix lettres différentes où il expose ses observations. Si elles laissent à désirer pour l'intérêt et la précision, elles dénotent du moins une grande ardeur pour les découvertes, avec du désintéressement et un vif desir de voir la France contribuer à l'exploration d'un pays si curieux. Plusieurs de ces lettres sont insérées par extrait au Bulletin de la Société.

C'est en 1832 que M. Frédéric Waldeck, élève de

(1) N. 214, 215, 216, et 218.



notre grand peintre David, occupé déjà des antiquités mexicaines depuis long-temps, secondé par les autorités de Chiapa, et muni d'un privilège de deux ans, se transporta de Mexico à Palenque, accompagné de nombre d'Indiens, pour exécuter des fouilles, et avec le projet de se porter ensuite dans l'Yucatan, ce qu'il a effectué depuis. Il résulterait de sa correspondance qu'il est resté deux ans sur les ruines de Palenque; qu'il y a levé les plans, les élévations et les coupes des monumens, avec les plans topographiques des environs, examiné la nature des matériaux, la construction et l'appareil, copié les sculptures et les détails des édifices, ainsi que les tableaux et les caractères symboliques dont il a même fait, dit-il, une étude particulière; fait des recherches et des collections d'histoire naturelle; dessiné les costumes et les portraits des indigènes, tels que les Mayas, les Lacandons et les hommes de plusieurs anciennes tribus indiennes, insoumises, presque sauvages; enfin essayé de recueillir quelques vocabulaires. On ne connaissait que quatorze édifices à Palenque, il en a dessiné dix-huit. Il a dressé une carte générale des ruines de Palenque et environs, qui a seize lieues d'étendue.

Il avait d'abord voyagé, à l'aide d'une souscription, mais les fonds ayant manqué, il a été réduit à ses propres ressources, et condamné, avec les deux Indiens qui lui restaient, à de rudes privations et aux plus dures fatigues. Son zèle est d'autant plus louable, qu'il est déjà parvenu à un âge assez avancé. Selon lui, les dessins faits lors de l'expédition du capitaine Dupaix, manqueraient de précision, et les détails n'auraient pas tout ce qu'il faut pour apprécier l'art et le style, c'est-à-dire *la finesse et la pureté des originaux*; ils ne sont pas d'ailleurs accompagnés des coupes et des élévations indis-

pensables pour juger de la disposition architectonique.

M. Waldeck était muni, entre autres instrumens, de deux baromètres et d'un chronomètre ; mais il paraît qu'ils se sont dérangés. Si l'on s'en rapportait à son témoignage, les historiens espagnols se seraient trompés dans les dates qu'ils ont assignées à la monarchie mexicaine et aux migrations des Toltèques ; c'est ainsi qu'il en juge d'après dix-huit manuscrits aztèques dont il est possesseur. Nous passons sous silence plusieurs autres faits et opinions dont sa correspondance est remplie, et nous passons à son voyage dans la presque île d'Yucatan. C'est là qu'il a reconnu que Palenque même, malgré la magnificence de ses ruines, était dépassée par les monumens d'Uchmal. La ville d'Itzalan, près d'Uchmal, lui paraît supérieure à tout le reste. Les monumens sont chargés d'une multitude innombrable d'ornemens et de caractères symboliques ; les ruines occupent une étendue de plusieurs lieues. L'Yucatan est parsemé d'édifices antiques, non moins intéressans, tous presque ignorés jusqu'à ce jour. Cette richesse de la Péninsule en monumens indiens, justifie bien le programme de la Société de Géographie qui appelait aussi l'attention des explorateurs sur cette partie de l'Amérique centrale.

Les lettres de M. Waldeck renferment plus d'une conjecture hasardée, notamment en ce qui regarde l'histoire et les langues ; mais elles sont remplies de détails curieux sur le style des monumens et sur le système de décoration et de sculpture.

Il est à regretter que l'habile M. Nebel n'ait pu accompagner M. Waldeck dans toutes ces excursions. Les talens réunis de l'architecte et du peintre auraient mieux suffi à cette tâche immense. C'est pendant que



M. Nebel était allé dans la province de Zacatecas (dans le N. E. de Mexico) recueillir ces dessins soignés et finis dont son portefeuille est formé, que M. Waldeck est parti pour l'Amérique centrale où il est encore actuellement. Sa dernière lettre est de 1835, et datée de Mérida. Voilà quatre ans qu'il explore toutes ces ruines, et huit ans qu'il étudie les antiquités mexicaines, qu'il rassemble une collection de monumens et de peintures, et qu'il complète ses dessins et ses vues pittoresques, sans doute dignes de confiance pour leur fidélité, comme ceux de M. Nebel (1), dessins si beaux et si exacts, et que leur auteur s'occupe de publier à Paris depuis plusieurs années.

Nous arrivons au colonel Don Juan Galindo, l'avant-dernier en date parmi les explorateurs. Il ne serait resté que très peu de jours à Palenque, si l'on s'en rapportait à un passage de la correspondance de M. Waldeck; toutefois il résulte des lettres multipliées de M. Galindo, qui embrassent l'espace de près de cinq ans, qu'il a donné de l'attention, non-seulement aux ruines de Palenque, mais à celles de plusieurs autres points importants de l'Amérique centrale. Sa première lettre est en date du 27 avril 1831, des ruines mêmes de Palenque: c'est une description du lieu, en 32 pages, avec cinq feuilles de croquis des monumens, précédée d'un coup-d'œil général fort intéressant sur le pays et sa situation géographique, suivie de réflexions sur les langues des Mayas et des Kachiquels, et des vocabulaires de ces deux langues. L'auteur nous apprend que les curés prêchent encore aujourd'hui en Maya. Les lettres suivantes traitent en peu de pages des lieux et des matières qui

(1) Le même mérite appartient à ceux de M. Maximilien Franck.

suivent : l'île du lac de Yacha (ou Yashaw) entre Belize et la baie d'Honduras, le cours de l'Usumasinta, le district de Peten (une description qu'il en a faite, insérée dans des gazettes américaines, n'est point parvenue à Paris), enfin les ruines d'Utatlan. Une lettre datée de Guatemala renferme des observations critiques sur Del-Rio, qu'il croyait son prédécesseur unique, tandis qu'il a été précédé de MM. Garrido, Dupaix, Castañeda et Corroy. Cette lettre nous révèle que des terres, au sud de Palenque, viennent d'être concédées à des *colons Européens*, d'où il résultera peut-être des moyens plus étendus et plus sûrs d'explorer les monumens, de décrire et d'observer le pays entier; comme il est possible aussi que l'établissement soit une cause de ruines pour les édifices. Il y a encore dans la série de lettres de M. Galindo, une courte notice, mais assez bien faite, sur l'Amérique centrale; une lettre de Rio-Mopan, où sont des itinéraires, un vocabulaire et une description d'Utatlan et de Mexico; enfin une lettre en 36 pages datée de Copan, avec dix dessins assez bien exécutés. C'est le morceau principal, et nous y insisterons un peu davantage. Il donne l'emplacement de Copan, Copante ou Copantli, lieu qui manque sur les cartes; on n'y a marqué jusqu'ici qu'une montagne de Copan, mais non pas le lieu et la rivière de ce nom. L'auteur en donne la position par  $14^{\circ} 39'$  nord, et  $91^{\circ} 13'$  à l'occident de Paris. Nous ignorons sur quelle observation repose ce calcul; mais en combinant les itinéraires donnés, on trouve que la position doit être à-peu-près vers Chiquimula. Le temple de Copan est d'une grande étendue, 653 pieds sur 524 : la mesure a été prise en vares centro-américaines, évaluées à  $0^m,848$ . On trouve dans les chambres



sépulcrales des vases en terre rouge vernie, renfermant des ossemens humains mêlés de chaux. On remarque des figures de crocodiles gigantesques ; un buste de 1<sup>m</sup>,68 de haut, appartenant à une statue de 15 à 20 pieds de proportion. Les figures des bas-reliefs ont des sandales à courroies, des vêtemens en réseau ; partout sont des tables et des autels sculptés, des tableaux encadrés, des symboles et des signes symétriquement rangés, sculptés et peints. La carrière d'où est sorti le temple de Copan avec les autres édifices est à 2000 mètres au nord ; c'est là qu'est la grotte de Cutilca, qui doit répondre à la caverne de Tibulca de D. Juarros, et qui est moindre que celle de Jobitsina près Peten. Là se trouve beaucoup de bois de sapin pétrifié. Copan est à 640 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'auteur donne deux itinéraires, de Copan à San Salvador (46 lieues de 5000 vares), et de Copan à Guatemala (58 lieues 1/2).

Il expose les différences ou les rapports entre Palenque, Yacha, Copan, et parle de l'ancienne peuplade des Chortis qui paraît avoir été puissante ; sa langue était très répandue ; l'auteur en donne un petit vocabulaire. Les Chortis étaient plus civilisés que les Quichés eux-mêmes. On parle encore le Chorti à Copan. Le tout forme plus de cent pages et quinze feuilles de dessins.

Les dix nouveaux dessins de M. Galindo sont, d'abord, une carte manuscrite de Palenque et des régions voisines (1), où nous trouvons, pour la première fois, des détails chorographiques d'un assez grand intérêt. Le cours de la grande rivière Usumasinta y est figuré dans une grande étendue de pays, depuis Florès et le lac de Peten, au nord, jusqu'à ses embouchures dans le golfe

(1) L'échelle est de 102 millimètres (3°. 10 l.) pour un degré.

de Campêche et à Rio-Tabasco, rivière qui s'y précipite non loin de la mer, c'est-à-dire, environ 80 lieues en ligne droite; le point de Campêche est la limite nord de la carte. Cette carte n'est probablement, en partie du moins, qu'une reconnaissance plus ou moins imparfaite du pays : mais elle est nette et précise, et nous y remarquons des détails tout nouveaux, qui sont une véritable acquisition pour la Géographie. Les routes de l'auteur y paraissent tracées avec précision, et donnent de la confiance dans les parties adjacentes de la carte. En sa qualité de gouverneur du district de Peten, M. le colonel Don Juan Galindo a fouillé dans les archives de Chiapa, et il a pu consulter les mappes locales. Voici les détails qu'on remarque sur sa carte : Toutes les descriptions du pays parlaient du grand cours de l'Usumasinta; mais il ne figurait sur les cartes que d'une manière secondaire. Ici, on le voit déjà bien dessiné, par les 16° 35' de latitude (1), au Lac de Muyal : Il traverse des rapides : arrivé à la chaîne transversale, il se précipite par une grande chute; après quoi, il baigne la ville qui porte son nom. Au dessous du Monte Cristo, il se divise en deux grands bras, dont l'un, sous le nom de Rio Palisada finit au Lac de Terminos, et l'autre à Victoria de Tabasco. La rivière de Tabasco qui s'y jette non loin de là, reçoit à San-Juan Batista, le Rio Tulija qui reçoit à son tour, près de Salto de Aqua, et d'un ancien pont, la petite rivière appelée *Michol*, baignant les ruines de Palenque. La plupart des positions citées dans les descriptions des différens voyageurs, comme Don Juarros et les Historiens qui l'ont précédé, se peuvent lire dans cette carte, davantage qu'on chercherait ailleurs

(1) D'après la carte du colonel Galindo.



vainement. On y voit encore les cours des rivières Pacaitun, San-Pedro et autres; les affluens du lac de Terminos étudiés, les limites détaillées des provinces de Tabasco, Chiapa, Yucatan et Guatemala; enfin les gués, les cataractes et les stations des routes. L'intérêt que présente cette petite carte, dédiée par l'auteur à la Société de Géographie, fait regretter que la *Carte générale* annoncée par l'auteur n'ait pu être finie à temps; dans plusieurs de ses lettres, il l'a annoncée, comme donnant toute la partie nord de l'Amérique centrale.

Les autres dessins, joints à cette carte, sont les suivans : 1<sup>o</sup> le plan général et une vue du grand temple de Copan, baigné par la rivière de ce nom, et vulgairement nommé *las Ventanas* ou les fenêtres; les ruines sont imposantes; elles se distinguent par beaucoup de cippes, sculptés et peints, monumens isolés, que l'auteur compare à des *obélisques*; 2<sup>o</sup> des plans et élévations de monumens; 3<sup>o</sup> des détails de figures qui ornent les obélisques et les autels. Les figures sont richement vêtues, leur attitude remarquable; plusieurs sont accroupies: les figures colossal<sup>es</sup> de plus de dix pieds de haut, le casque et l'habit des guerriers ne se retrouvent point dans les monumens du Mexique, ni dans ceux de Palenque; mais il y a d'autres détails tout semblables à ceux de ces derniers. Plusieurs de ces dessins paraissent exécutés avec plus de correction que ceux qu'on a eus jusqu'à présent, quoique M. G. ne se donne pas pour un bon dessinateur, et ils confirment l'observation que suggèrent les échantillons de M. Waldeck (ainsi que les dessins mêmes de M. Nebel), savoir: que les précédens voyageurs ont donné des dessins sans finesse et sans précision; cependant, on ne pourra se faire une idée juste de l'état de l'art chez ces peuples que quand

on possédera des dessins d'une fidélité rigoureuse, et assez finis, pour bien connaître le genre de relief et le travail du ciseau.

Nous n'avons pas dû parler d'une notice comprise dans les pièces de M. Galindo, et qui concerne un personnage plus mythologique qu'historique, souvent cité par les historiens espagnols, le personnage de Votan. On sait que c'est le nom d'un héros ou chef, qui a été comparé avec Bouddha, et aussi avec Odin, qui, suivant les Indiens de Chiapa, serait le petit-fils d'un autre Noé, et serait venu de l'ancien monde avec plusieurs familles, origine de la population de l'Amérique. Ces traditions obscures sortent du domaine de nos recherches. Nous ne releverons pas non plus l'opinion plus que hardie que l'auteur, dans son enthousiasme, a consignée en tête du mémoire sur Copan, savoir : que la race la plus ancienne de la terre est la race américaine (1); s'il en était ainsi, il serait superflu de chercher la source de la population d'Amérique. Quoi qu'il en soit, nous devons à M. Galindo des renseignemens intéressans et neufs sur les ruines d'Utahu, de Copan, du district de Peten, et aussi sur les ruines de Palenque qu'il a visitées, un des premiers, depuis G. Dupaix; nous lui avons enfin l'obligation d'une carte de toute la région de Palenque.

(1) Selon lui, « la race des Caucasiens, qui s'arroe la plus haute antiquité, est la plus nouvelle de toutes les races, et la plus ancienne population du globe, celle des Américains, dépérit, s'éteint, va disparaître ». La Société de Géographie, en encourageant les découvertes, n'entend pas adopter les conjectures de leurs auteurs.

M. Galindo nie que les Indiens se soient jamais volontairement soumis aux Espagnols; *il se dévoue, avec plusieurs de ses compatriotes, à faire revivre la mémoire des anciens habitans.*



Ce serait sortir des bornes de ce rapport, que d'exposer les découvertes de trois autres voyageurs distingués, qui ont observé récemment les anciens monumens d'autres parties de l'Amérique, et qui n'ont pas encore publié leurs recherches; on ne peut que mentionner ici en passant M. Rugendas, qui a quitté le Mexique pour visiter la Californie; M. Gay, voyageur-naturaliste au Chili; enfin M. d'Orbigny qu'il suffit de nommer, et qui a exploré, le premier, certains monumens du revers oriental des Andes et de Bolivia. Tous ces monumens diffèrent du style de l'architecture de l'Amérique centrale, aussi bien que de ceux du plateau de Bogota à Cundinamarca, et de ceux des plateaux du Mexique. Nous reviendrons sur ces différences caractéristiques.

Maintenant, si nous passons à l'examen des ouvrages récents publiés sur les antiquités de l'Amérique centrale et du Mexique, nous citerons deux collections remarquables par le nombre et l'étendue des parties, comme par le mérite de l'exécution, en rappelant toutefois qu'ils ont été précédés, l'un et l'autre, de la publication des manuscrits de Del-Rio. (1)

Il est juste de parler d'abord du livre sur les *Antiquités* du Mexique, dû à la munificence éclairée de lord Kingsborough déjà cité, ouvrage en sept énormes volumes, publié à Londres en 1830, et ainsi composé : les trois premiers volumes renferment toutes les peintures mexicaines connues, tirées des collections publiques de l'Italie, de la France, de la Saxe, de l'Autriche et de l'Angleterre, toutes exécutées comme *fac simile*, et enrichies des mêmes couleurs que les originaux : le quatrième volume comprend, entre autres dessins, tous

(1) Reproduits en français par M. Warden en 1827, dans le Mémoire que la Société a inséré au 2<sup>e</sup> volume de son Recueil.



ceux des trois voyages de G. Dupaix, dans le Mexique et dans le royaume de Guatemala, le cinquième, l'explication du manuscrit du Vatican, de la collection de Mendoza, et du manuscrit *Le Tellier*; l'extrait des *Monumens américains* du baron de Humboldt et le texte original de la relation des voyages de Dupaix, en espagnol. On sait que la description des ruines de Palenque fait la matière du troisième voyage de ce dernier; à la suite sont plusieurs appendices sur la description de l'ancienne Palenque et sur l'architecture de ses monumens. Le tome 6 renferme toute la traduction des mêmes voyages de Dupaix, en anglais, et le tome 7 se compose de l'Histoire universelle de la Nouvelle-Espagne par le père franciscain Bernard de Sahagun. De tout cet ouvrage, rien ne se rapporte à la question que l'article de l'ancienne Palenque, mais celui-ci remplit une grande partie des volumes 4, 5 et 6, texte et dessins.

Il nous reste à parler d'un autre grand ouvrage sur lequel la Société de Géographie a demandé un rapport en 1832, et qu'elle a déjà signalé à l'attention, en insérant ce rapport dans son Recueil périodique. Cet ouvrage a pour titre : *Antiquités mexicaines* : les auteurs sont MM. Baradère, Alexandre Lenoir, Th. Farcy et Saint-Priest; notre savant collègue, M. Warden, y coopère pour une branche importante. L'ouvrage a paru par livraisons de planches et de texte, depuis l'an 1834. La publication est très avancée. Voici l'analyse succincte des parties dont il se compose; les planches sont divisées comme les voyages de G. Dupaix, en trois parties, savoir : 1<sup>o</sup> expédition de Mexico à Guatusco, — vues pittoresques, — Détails et fragmens divers. 32 planches. 2<sup>o</sup> Expédition à Mitla. 69 planches. 3<sup>o</sup> Expédition à Palenque. 39 planches. Le texte est ainsi composé :





Discours préliminaire, par M. Ch. Farcy, où l'auteur expose l'histoire des découvertes, suivi de réflexions critiques sur les ouvrages antérieurs, et de Vues sur les résultats historiques qu'on peut attendre des recherches actuelles relatives aux monumens américains. Suivent les Mémoires du capitaine Dupaix, dans le texte original, avec la version française en regard. Ces Mémoires peuvent être considérés comme un itinéraire descriptif, et une explication des figures, planche par planche, entremêlée de réflexions judicieuses sur les ouvrages des anciens habitans. Tous les monumens dont traite le premier voyage appartiennent à l'art mexicain proprement dit; et, quelque intéressant qu'ils soient, nous ne devons pas nous y arrêter. Ce premier voyage dura quatre mois. A la suite de la relation, les auteurs ont placé un morceau de Pietro Marquez, d'après l'ouvrage de Antonin Alzate de 1791, sur le curieux monument de Xochicalco. La deuxième expédition de Mexico à Mitla présente encore plus d'intérêt à cause des monumens de Monte Alvan, d'Oaxaca et de Mitla. C'est à l'occasion de l'architecture souterraine du premier de ces endroits que le capitaine Dupaix hasarde son opinion sur l'origine de l'art mexicain; il entre à cet égard dans des développemens assez étendus qu'on peut qualifier de dissertation: il n'hésite pas à comparer le Mexique avec l'Egypte, et même une nation avec l'autre, non-seulement sous le rapport de leurs ouvrages, mais encore pour leur mythologie. Ainsi, on le voit, les rapprochemens entre les monumens égyptiens et ceux de l'antique civilisation guatémaliennne, ne sont pas nouveaux; mais, il faut le dire, ces rapports n'ont pas été assez étudiés; on est loin encore de posséder les données nécessaires pour faire une comparaison déci-

sive ; les faits ne sont acquis et positifs que d'un côté seulement. Ce n'est pas que certaines parties des monumens de l'Amérique centrale (tels qu'on les connaît) ne soient en rapport avec l'art égyptien (ou plutôt avec les arts des pays de l'Orient en général), plus que les ouvrages des autres peuples du Nouveau-Monde. Mais on est encore bien loin de pouvoir affirmer que c'est à tel ou tel autre de ces pays qu'est due la civilisation de l'Amérique. Ce n'est pas le lieu de discuter les opinions du narrateur, et il convient mieux de placer ici un juste éloge de la candeur naïve avec laquelle il expose ses découvertes, ses démarches près des Indiens, et les observations de toute espèce que lui suggèrent les monumens qu'il a sous les yeux. Il suffirait de citer tout l'article sur Mitla, comme un morceau étendu et plein d'intérêt. Passons au récit de la troisième expédition qui roule presque uniquement sur Ocotzingo, sur l'ancienne Palenque et les autres monumens de la province de Chiapa.

Après avoir décrit les curieux édifices pyramidaux et coniques de Tehuantepec sur la limite de Chiapa, les uns à surfaces planes, les autres à surfaces convexes ; un pont antique à une journée de là, une ancienne médaille emblématique et d'un sens mystérieux, trouvée à Guatemala (1), il arrive à Ocotzingo où il trouve des fragmens de bas-reliefs et de sculpture, appartenant à des édifices antiques du voisinage ; plusieurs temples remarquables, avec deux grands cônes de près de deux cents pieds de diamètre, *sans plate-forme supérieure*. On regrette que le voyageur n'ait pas séjourné plus

(1) C'est un cuivre gravé, et non frappé.



long-temps à Ocotzingo, qui paraît répondre à l'ancienne Tulha.

A huit journées de distance on trouve l'ancienne Palenque. Le village moderne est bien peuplé, le climat agréable, et le lieu riche et fertile : la position est des plus pittoresques. C'est sur des collines verdoyantes, à deux lieues vers le midi du village moderne que les anciens indigènes ont élevé la grande ville que Don Juarros, avec d'autres historiens, appelle Culhuacan. Ce lieu porte aujourd'hui, comme le village, le nom récent de Palenque, qui veut dire en espagnol, lice ou carrière. Nous n'entrons point dans la description du *grand édifice*, qui se distingue au milieu des dix-sept autres (1), ni de la tour à étages qui est dans une des cours, et nous renvoyons aux relations originales : le grand édifice est surtout remarquable par un stuc solide et brillant qui le recouvre en entier, même les planchers.

Guillaume Dupaix ne donne que les dessins du grand édifice et de trois autres moindres, et celui d'un monument souterrain, à trois galeries; seulement il mentionne onze petits édifices tout-à-fait ruinés, tandis que M. Waldeck écrit qu'il a relevé le plan de 18 édifices. Dupaix a fait quelques fouilles, mais sans aucun résultat. Dans de courtes réflexions sur l'architecture de Palenque, le voyageur signale d'une manière assez judicieuse le style qui la distingue, et l'absence de plusieurs caractères qui sont propres à d'autres architectures. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer combien ses deux ou trois pages consacrées à la description architecturale de Palenque, sont insuffisantes pour donner des notions justes et

(1) Del Rio en a compté 14 : Dupaix n'en a vu que 10 debout; M. Waldeck cite 18 édifices.

complètes sur la construction et la disposition des édifices, sur la distribution des parties, sur l'appareil et sur les autres questions architectoniques. Ses dessins ne renferment ni profils cotés, ni mesures précises; ainsi, tout en rendant justice au zèle rare et louable qui caractérise les travaux et la relation de Guillaume Dupaix, il est aisé de voir tout ce qui manque encore à ses dessins et à sa description.

L'auteur entre dans plus de détails à l'occasion des ornemens et des bas-reliefs qui décorent le grand édifice. Ce n'est pas qu'il expose, et qu'il fasse bien saisir le système général de décoration, adopté dans cette architecture singulière; mais il décrit un bon nombre de figures, et il en donne des échantillons assez nombreux dans seize planches consacrées à cette partie. Sera-t-il permis d'élever un doute sur la parfaite correction de ces dessins et des gravures qu'on a faites, en ce qui regarde le trait de la figure, et surtout le dessin des extrémités? Est-on bien sûr aussi de toutes ces formes arrondies et potelées des bras et des jambes des personnages? Il y a un contraste inexplicable entre certaines parties très étudiées, presque conformes à l'anatomie extérieure du corps humain, et des fautes grossières contre les proportions, fautes qu'il était le plus facile d'éviter: le tout devrait être, ce semble, un peu plus en harmonie. Le relief en demi-ronde bosse est-il bien celui des originaux? Il est permis d'en douter. Si nous sommes bien informés, ce relief est plat, et ne présente de rondeur que tout auprès des contours, et la saillie générale sur le fond est très faible. Peut-être il eût mieux valu donner au simple trait les dessins de M. Castañeda. Cette remarque s'applique à l'ouvrage anglais.

Nous sommes fortifiés dans ces réflexions par un



exemple mémorable. Tant qu'on n'a eu, pour apprécier le style de l'art égyptien, que les dessins de Paul Lucas, même de Norden et de bien d'autres, faits malheureusement à la hâte, en courant, et au milieu de toutes sortes de dangers, on n'a pas eu d'idée juste de la sculpture des édifices d'Égypte. Il fallait deux conditions qui se sont enfin rencontrées lors de l'expédition française : l'une, plus de temps et de sécurité; et l'autre, le crayon de dessinateurs attentifs et exercés. Il y a, on le sent, beaucoup d'importance à constater avec toute sûreté le style de la sculpture, aussi bien que le caractère de l'architecture, si on veut s'éclairer sur l'origine de la civilisation guatemaltèque, et faire quelque rapprochement instructif.

Les sujets assez variés dont se composent les bas-reliefs, sont-ils historiques, ou bien symboliques, ou religieux, ou mythologiques? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer, dans l'ignorance complète où l'on est du culte et de l'histoire des auteurs de ces monumens. M. Dupaix se borne à-peu-près à la description matérielle des figures et des ornemens, et on ne peut que l'approuver : c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Le seul point accessible est la représentation des productions naturelles, quand elle est bien caractérisée : c'est le cas du *maïs*; il aurait pu signaler sa présence parmi les objets d'ornement qui sont reconnaissables. Quant aux figures de Tau, si fréquentes dans les édifices, dans les ornemens de bas-reliefs, et même dans la forme des jours, quoiqu'il soit impossible de prononcer à cet égard, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut guère s'empêcher de les faire remarquer.

Nous venons au monument où est la représentation de la *croix*, sujet devenu célèbre depuis que le baron de



Humboldt l'a signalé. M. Dupaix ne parle que du bas-relief qui nous est déjà connu par Del Rio ; le dessin qu'il en donne est à une assez grande échelle ; il ne pourra être étudié avec fruit que quand on aura des données sur les symboles et sur les caractères dont il est orné, s'il est permis d'appeler caractères ces groupes compliqués et bizarres, disposés en colonnes dans ce bas-relief et dans les autres. Un écrivain portugais n'a pas hésité à l'interpréter comme un thème astronomique fort savant : mais, nous le pensons, le temps n'est pas venu pour de pareilles explications. Avant tout, il faut posséder des copies d'une correction parfaite, incontestable, ayant toute la finesse et la précision des originaux. Au reste, M. Dupaix convient que tous ces signes sont propres aux monumens du pays, et n'ont aucun rapport avec les autres hiéroglyphes, même avec les signes mexicains. (1)

Des médaillons circulaires, en stuc ou en granit, nus ou ornés, et encastrés dans les murailles, sont une particularité de ces monumens digne de remarque. On peut dire qu'en toutes sortes de points, les édifices de Palenque portent un cachet spécial : on le retrouve dans le reste du pays de Guatemala et dans l'Yucatan ; il annonce un même peuple, à part du Mexique et de l'Amérique du sud, de même que toute la contrée entre l'isthme de Panama et celui de Tehuantepec forme une région bien distincte, également séparée par des limites naturelles, et de l'Amérique septentrionale et de l'Amérique du sud. Dupaix donne aussi son opinion sur l'origine de

(1) Il manque encore un certain nombre de dessins parmi les figures de l'ouvrage français, pour correspondre à la description de G. Dupaix ; c'est une lacune qui, sans doute, sera remplie plus tard.



l'ancienne population du pays ; il admet plusieurs sources , plusieurs époques , mais sans s'expliquer. Cependant il n'hésite pas à indiquer , entre autres , la fameuse île Atlantide , éternelle source de discussions et de conjectures oiseuses. Les voyages de G. Dupaix ne renferment aucune carte , et presque aucune observation géographique.

Après le texte des voyages de Dupaix , viennent les *notes et documens divers*. La plupart de ces articles sont réimprimés d'ouvrages antérieurs : l'article le plus étendu est un long extrait des ouvrages du baron de Humboldt. Mais nous citerons deux intéressantes pages sur les antiquités très peu connues d'Uchmal ( dans l'Yucatan ) à 20 lieues de Merida , par M. Lorenzo de Zavala envoyé du Mexique.

Tel est l'aperçu de la première partie de l'ouvrage que nous analysons : là finissent les observations faites sur les lieux. Dans la seconde partie , se trouvent un parallèle des monumens mexicains avec ceux de l'ancien monde par M. Alexandre Lenoir , et des recherches sur les divers monumens des deux Amériques et sur les populations primitives du nouveau continent , par notre collègue M. Warden , qui , seront suivies d'une comparaison des langues américaines avec celles de l'ancien continent. Outre que la partie publiée de ces deux ouvrages n'est encore parvenue qu'au tiers ou au quart peut-être de leur étendue (1) , ce n'est pas le lieu ni le moment de les apprécier , et l'importance même des questions qui doivent y être traitées *ex professo* nous fait un devoir de nous en abstenir ; et d'un autre côté , une partie en a déjà été imprimée dans les volumes de la Société. Nous

(1) L'un a 36 pages et l'autre 20.

signalerons cependant un morceau important sur les différentes espèces de fossiles trouvés jusqu'à présent dans l'Amérique du nord : question qui est loin d'être sans rapport avec celle des communications entre les deux continens ; les autres recherches annoncées n'ont pas encore paru jusqu'ici.

Afin de montrer combien les pièces envoyées au concours, et les fragmens jusqu'ici communiqués à la Société, sont loin encore de remplir les conditions du programme, il suffirait de citer en exemple la description de l'ancienne Uatlan, capitale des rois de Quichè, telle que la donnent Torquemada et D. Dominique Juarros ; c'est même une sorte de nécessité pour vos commissaires d'en produire ici un extrait, qui fera sentir de plus en plus l'importance de la question soulevée par la Société et l'à-propos de son programme ; en même temps il justifiera la curiosité publique qui, de plus en plus, s'attache aux antiquités de l'Amérique centrale, et il excitera les voyageurs à faire des recherches de tout genre. « L'histoire de Santa-Cruz del Quichè, « province de Solola, dit D. Juarros (1), se recommande, « par le souvenir de la grande et riche ville d'Uatlan, « résidence des anciens rois de Quichè, sans doute la « plus somptueuse de toutes celles qui ont été décou- « vertes par les Espagnols. L'infatigable historien Fran- « cisco de Fuentes qui vint, à Quichè, recueillir des « informations, et étudier les antiquités du lieu et les

(1) Voy. p. 86 et p. 188 de l'édition anglaise de l'ouvrage : *A statistical and commercial history of the kingdom of Guatemala*, etc., 1823, ainsi que Torquemada, *Monarquia indiana*. La description qui suit n'est qu'une analyse très abrégée. Nous en avons retranché des traits qui annoncent de l'exagération.



« manuscrits, en a donné une assez bonne description.  
 « Cette ville occupait le lieu où est Santa-Cruz, qui  
 « probablement était un de ses faubourgs; elle était  
 « environnée par un ravin profond formant un fossé  
 « naturel. Au centre était le palais royal, environné des  
 « palais des nobles; les extrémités étaient occupées par  
 « le peuple. Les rues étaient très étroites, et la ville était  
 « si peuplée, que le roi n'y trouva pas moins de 72,000  
 « combattans à opposer aux Espagnols. Un des plus  
 « beaux édifices était le collège, destiné pour 5 à 6,000  
 « enfans, élevés et entretenus aux frais du trésor royal,  
 « instruits et gouvernés par 70 maîtres et professeurs.  
 « Le château d'Atalaya était d'une structure remarquable,  
 « il pouvait recevoir une très forte garnison; celui de  
 « Resguardo avait 188 pas de façade, 230 pas de lon-  
 « gueur et 5 étages. Selon Torquemada, le palais des  
 « rois de Quichè, partagé en six divisions, le disputait en  
 « opulence avec celui de Montezuma à Mexico et celui  
 « des Incas à Cuzco; sa longueur était de 728 pas géo-  
 « métriques sur 376; il était bâti en pierre de taille  
 « de différentes couleurs. (Suit une longue description  
 « du palais des appartemens, des jardins, des établisse-  
 « mens civils et militaires, des casernes destinées à la  
 « garde royale et aux troupes réglées). Les quatrième  
 « et cinquième divisions étaient occupées par les reines  
 « et les concubines royales, et la sixième par les filles du roi  
 « et les autres femmes du rang royal. La nation des Qui-  
 « chès étendait son empire sur la plus grande partie du  
 « royaume actuel de Guatemala. Si l'on s'en rapporte à  
 « plusieurs manuscrits composés par des caciques qui  
 « avaient appris l'écriture, on trouve que, depuis Ta-  
 « nuh, qui avait conduit la nation de l'ancien monde  
 « dans le nouveau, jusqu'à Tecum Umam, le roi régnant

« à l'époque de la conquête, il y avait eu une lignée de vingt monarques..... »

L'état de ruine où est la ville d'Utatlan est loin de pouvoir retracer tant de splendeur et de magnificence, et la description du colonel Galindo n'en donne qu'une faible idée. Cependant les quatre monumens ruinés qu'il décrit font présumer qu'il reste encore à voir beaucoup de choses nouvelles : ce lieu promet de riches découvertes aux explorateurs qui y feront des fouilles et des investigations, qui interrogeront les archives locales, et qui consulteront les traditions indiennes encore subsistantes. (1)

Avant de passer aux conclusions de ce rapport, nous ajouterons ici quelques réflexions générales.

La description d'Utatlan, ainsi que tout ce qu'on sait de Palenque, d'Uchmal, de Copan, de Peten et de l'Yucatan, enfin les dessins qu'on possède des antiquités, montrent un art différent de celui du Mexique; cette distinction est importante, c'est pourquoi nous y avons insisté. Le pays a ses limites naturelles, que la politique espagnole a confondues. Les langues ne sont pas moins distinctes, les races diffèrent; la situation géographique est aussi toute particulière, soit du côté de la mer des Antilles et par conséquent de l'Europe, soit du côté de la mer Pacifique et de l'Océanie. Pour qui a étudié les fragmens de figures venant de Palenque même, il est aisé de reconnaître un type physionomique propre, en harmonie avec les dessins des monumens. Les hommes du sol ont laissé leur portrait dans les bas-

(1) Le consul de France à Guatemala devait se rendre à Utatlan sur la fin de l'année 1834 : on attend de lui un travail étendu et des observations plus complètes.



reliefs, ils l'ont sculpté sur la pierre dure, ils l'ont modelé en terre cuite, et ce portrait ne ressemble ni aux Mexicains ni aux Péruviens, pas plus aux Américains du sud qu'à ceux du nord. Mais toutes ces considérations géographiques et ethnographiques ne peuvent être qu'indiquées ici et seulement esquissées en passant.

Le peuple qui a fait les anciens monumens de Guatemala est complètement ignoré, son nom même est inconnu. Certes, on ne pourrait point comparer les institutions ni les arts de ce peuple encore obscur à ceux de l'ancien continent. Il n'a point laissé de littérature; ses monumens écrits, c'est-à-dire ceux que l'on suppose renfermer des caractères d'écriture, ne sont sans doute que des peintures symboliques, mal-à-propos comparées avec les hiéroglyphes égyptiens. Aussi, à beaucoup d'égards, et comparativement à la civilisation orientale, ces peuples et leurs ouvrages seront qualifiés long-temps encore de barbares. Toutefois, quand on considère qu'à peine familiarisés avec l'écriture alphabétique des Européens et avec la langue espagnole, les indigènes mexicains se sont mis à écrire des annales; qu'ils ont décrit leurs monumens, exposé leurs lois et leurs institutions, ainsi que la suite et la généalogie de leurs princes; que le fils et le petit-fils d'un roi du pays, nommé Chignavincelut (D. Juan Torres et D. Juan Macario), et le premier Ahzib-Kichi (D. Francisco Gomez), etc. (1), ont laissé des manuscrits historiques; que, de l'aveu de tout le monde, les natifs

(1) D. Francis Antonio de Fuentes y Gusman, régidor de la province de Guatemala, cité par D. Juarros, tenait ces manuscrits du P. Francis Vasquez, historien de l'ordre de saint François; ils ont été possédés par les descendans de Juan de Léon Cardona, nommé par Pedro de Alvarado lieutenant du capitaine-général du pays des Quichés. (Voy. Juarros, p. 162.)

se sont livrés de bonne heure à l'étude de l'écriture espagnole (1), et ont été promptement en état d'écrire leurs traditions autrement que par le moyen des peintures symboliques; que ces mêmes hommes donnent par là une assez haute idée de leur degré de civilisation; enfin, qu'un originaire mexicain, M. Emmanuel Naxera, vient de publier une dissertation latine pleine d'érudition et de vues sur la langue des Othomites....., on est comme forcé d'examiner avec plus d'attention tous ces monumens, toutes ces traditions, et l'on ne peut plus regarder leurs auteurs comme des barbares, ni leurs travaux comme des ouvrages méprisables. En détruisant les monumens des arts américains, en imitant l'acharnement des Romains contre Carthage, les Espagnols se sont montrés bien plus barbares que le peuple vaincu. (2)

Ajoutons que, lorsqu'on a vu les dessins finis de M. Nebel, recueillis sur les monumens des Zacatecas, on reconnaît que rien de ce qui a été dessiné sur les antiquités mexicaines n'en donnait une juste idée; et l'on regrette que des artistes de la même habileté n'aient pas encore rapporté des dessins semblables des monumens du Guatemala.

(1) Votre rapporteur peut citer, à ce sujet, un fait curieux: il a vu dans les couvertures d'un manuscrit du P. Sahagun (traduction des épîtres et évangiles en mexicain, appartenant à M. Beltrami), des feuilles d'étude de langue espagnole et mexicaine, des devoirs d'écolier, des exercices de grammaire, écrits au temps de la conquête, peut-être de la main de jeunes princes mexicains. L'histoire des Incas, écrite par Garcilasso, ne prouve pas moins l'aptitude des Américains du midi.

(2) D. Juarros allègue la sagesse des lois des Quichès, autant que la grandeur de leurs monumens, pour prouver leur civilisation et rectifier l'opinion vulgaire sur la capacité des indigènes.



Comme la fidélité des dessins de M. Nebel n'est mise en doute par personne, on est porté à croire, en voyant des détails si précis, des ornemens si bien agencés, que les monumens de l'Amérique centrale n'ont pas été jusqu'ici copiés avec exactitude, et que c'est plutôt par défaut d'habitude du dessin chez les voyageurs, que d'habileté dans les auteurs de ces monumens, si nous n'avons encore eu sous les yeux que des ouvrages grossiers en apparence. N'était-ce pas tout-à-fait la même chose pour ce qui regarde l'Égypte ancienne, avant l'expédition française dirigée sur les rives du Nil, à la fin du dix-huitième siècle? Nous ne comparons pas les monumens, mais nous établissons une analogie entre les voyageurs.

Au reste, les voyageurs assurent eux-mêmes que les monumens de l'Amérique centrale sont supérieurs à ceux du Mexique, pour le style de la sculpture et la grandeur des édifices. L'on doit donc bien regretter de n'avoir encore aucun dessin parfaitement satisfaisant de la sculpture et de l'architecture centro-américaines (1) ou guatémaliennes. Nous le répétons, ce n'est qu'alors qu'on pourra tenter des rapprochemens sérieux avec l'art des Orientaux et des Européens.

Nous sommes donc dans la nécessité de déclarer que

(1) Nous employons ces dénominations, à défaut d'autres, pour spécifier cette nation dont le nom ne nous a pas été conservé, et qu'il faut se garder de confondre avec les Toltèques, venus assez tard du plateau d'Anahuac. Juarros est disposé à considérer les Quichès comme la nation dominante : le colonel Galindo pense que les Chortis étaient encore plus civilisés. Il est probable que ces noms de peuples, ainsi que ceux de Mayas, de Tcholes, et quelques autres, ne représentent que des provinces ou des groupes de populations distinctes, dépendant d'une grande fédération dont le nom commun reste encore inconnu.

ni les descriptions géographiques ou archéologiques, ni les cartes, ni les dessins qu'on possède jusqu'à présent, ne peuvent suffire à l'étude et aux recherches dont l'Amérique centrale, sans doute, sera bientôt l'objet. M. le D<sup>r</sup> Corroy a visité plusieurs fois Palenque, mais il n'a pas vu ou décrit le reste du pays; il ne donne pas de dessins ni de cartes. M. Waldeck paraît avoir fait des travaux considérables en beaucoup de points, mais il n'a envoyé de descriptions que celles qui entrent dans sa correspondance. M. Galindo a vu Copan le premier, et il a décrit Palenque avec détails; mais il n'a pas pénétré dans l'Yucatan, et il n'a donné de Palenque que de simples croquis. Enfin, les deux ouvrages que nous avons analysés se bornent (quant à l'Amérique centrale) à la description de Palenque, tirée de la relation du troisième voyage de Guillaume Dupaix, et ses dessins sont incomplets, insuffisans sous le rapport de l'architecture; ces ouvrages ne renferment, d'ailleurs, ni cartes ni recherches géographiques. Le colonel Galindo est le seul qui ait donné une carte, embrassant les pays situés à une trentaine de lieues autour de Palenque. M. Waldeck, et c'est le seul, a fait exécuter des fouilles, mais les résultats de ces fouilles ne sont pas encore connus.

---

#### CONCLUSIONS.

Si l'on a suivi avec attention tous les développemens qui précèdent, on a pu reconnaître aisément que les intentions de la Société n'ont pas été remplies; que son but n'est pas atteint, soit par les voyages tentés jusqu'à présent, soit dans les ouvrages récents qui ont été publiés. Les uns ne traitent qu'accidentellement de l'Amé-



rique centrale, les autres ne touchent point à la question géographique et ethnographique. L'exploration de tous les lieux de l'Amérique centrale désignés dans le programme, n'a été faite complètement par aucun des voyageurs : il faudrait réunir les itinéraires des différens explorateurs pour embrasser une assez grande partie de la contrée. Quant aux *idiomes*, nous n'avons qu'un petit nombre de vocabulaires qui sont dus à M. Galindo. Les *portraits* et les costumes manquent à tous ces travaux, ou s'ils ont été recueillis par quelqu'un, ils ne sont point parvenus à notre connaissance. Relativement à l'*architecture* et à la décoration des anciens édifices, les plus complètes et les meilleures descriptions laissent à désirer des détails, indispensables pour prononcer sur le système de construction, sur la nature des matériaux, sur l'appareil, sur la disposition architectonique, sur le genre de la sculpture, sur le style et le faire du ciseau. Il faudrait surtout posséder des exemples suivis et étendus des tableaux et caractères symboliques dont ces singuliers monumens sont couverts, et nous n'en avons que des échantillons détachés, bien insuffisans pour tenter aucune explication. Quant aux *traditions*, ou bien elles sont restées muettes, ou bien elles ont été négligées par les voyageurs; nous sommes toujours réduits aux lambeaux d'annales que les historiens espagnols du seizième siècle prétendent avoir recueillis des indigènes, sur les origines, les dates et les migrations; mais ces récits paraissent en partie l'ouvrage de l'imagination, ou sont tout au moins fort suspects; il s'y trouve, en tous cas, un mélange bizarre des idées superstitieuses des aborigènes, avec les récits bibliques : résultat des communications qui venaient de s'établir entre les Indiens et les Espagnols.

Il suffit de ce peu de mots pour mettre en leur jour toutes les lacunes de la science. Toutefois, trois faits principaux résultent du présent rapport : c'est, premièrement, que l'attention générale est maintenant tournée sur les monumens américains ; 2<sup>o</sup> que ces monumens représentent une sorte d'époque ou de période occidentale, et d'art occidental, opposés à l'époque et à l'art des Orientaux ; en troisième lieu, des travaux importans ont déjà été exécutés par les voyageurs ; M. Galindo se prépare à publier, à Londres, un ouvrage spécial sur l'Amérique centrale ; et M. Waldeck, en quatre ans de séjour à Palenque et dans l'Yucatan, paraît avoir recueilli une grande quantité de dessins et d'observations en tout genre, qui ne peuvent manquer de jeter du jour sur les questions proposées.

En présence de ces faits, il n'est pas permis de renoncer à l'espoir d'une solution satisfaisante : c'est, au contraire, un devoir de maintenir le sujet de prix, peut-être même d'en élever la valeur.

D'un autre côté, personne ne peut nier que ce prix a été réservé pour les voyageurs qui se seraient transportés sur le théâtre des monumens, et qui auraient fait des opérations topographiques ou des reconnaissances géographiques afin de fixer la position des lieux : ce n'est point aux éditeurs des découvertes antérieures au programme que la récompense est destinée. Nous aimons à reconnaître que les deux beaux ouvrages publiés à Londres et à Paris sur les antiquités mexicaines sont du plus haut intérêt ; mais les matériaux qu'ils renferment ne porteront fruit, et ne fourniront de grands secours à la solution des questions historiques et à l'étude des monumens, qu'après que les voyageurs auront fourni tous les faits nouveaux et exacts qu'on attend de leur zèle.



D'après toutes ces considérations, la commission a l'honneur de présenter les conclusions suivantes :

1° Le sujet de prix est prorogé à l'an 1839, sous le titre de *Géographie et Antiquités de l'Amérique centrale*; la valeur de la médaille est élevée à la somme de trois mille francs;

2° Une médaille d'argent est décernée : 1° à chacun des deux ouvrages publiés à Londres et à Paris, et qui ont procuré la connaissance des matériaux de Guillaume Dupaix; 2° au colonel Don Juan Galindo; les dessins de M. Galindo seront publiés aux frais de la Société;

3° Une médaille de bronze est décernée à M. Frédéric Waldeck, ses droits et ceux de M. Galindo sont réservés pour le prochain concours;

4° Une médaille de bronze est accordée à M. le docteur François Corroy de Tabasco, qui a visité les ruines de Palenque à plusieurs reprises, depuis l'année 1819;

5° Enfin, des remerciemens sont votés à M. Warden, pour avoir, le premier en France, publié les observations d'Antonio del Rio, et puissamment contribué, par là, aux découvertes ultérieures.

Baron WALCKENAER,

LARENAUDIÈRE,

JOMARD, rapporteur.



## VOYAGE

DE M. ADAM DE BAUVE DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUIANE.

Le dernier Mémoire adressé par moi à la Société de Géographie l'a instruite de mon excursion sur l'Amazone en 1831 et 1832. J'y ai donné des renseignemens sur la rivière Jary, ses affluens, et sur quelques peuplades indiennes peu ou point connues. J'y annonçais mon retour sur l'Oyapock en juin 1832, et mon intention de recommencer un nouveau voyage de concert avec M. Leprieur, qui m'avait rejoint.

Ce projet a reçu son exécution. Reprenant la route que j'avais déjà parcourue, nous regagnâmes ensemble le Rouapira, affluent du Jary. En avril 1833, séparé de M. Leprieur, je descendis de nouveau la rivière, accompagné de M. Brachet, naturaliste, que j'eus le regret de voir succomber peu après. Sur le point de franchir les derniers obstacles que présente le Jary, dont le cours est obstrué de bancs de roche et coupé de chutes élevées, je perdis mon embarcation; deux nègres et deux des Indiens qui m'accompagnaient furent noyés. Recueilli par des colporteurs qui s'occupaient du commerce de la salsepareille, ceux-ci me conduisirent à Gouroupa, ville située en face de l'embouchure du Jary, sur la rive de l'Amazone, d'où je me rendis à Belem de Gram Para, capitale de la province. J'y arrivai le 15 août 1833, et y restai quinze jours.



Après m'être muni des objets nécessaires à mon expédition, je remontai de nouveau l'Amazone, observant les habitans qui bordent l'une et l'autre rive de ce grand fleuve, et étudiant leurs mœurs et leurs usages. Des excursions à une certaine hauteur dans plusieurs de ses affluens les plus considérables me mirent à même de reconnaître la configuration intérieure du pays et diverses peuplades peu connues.

J'arrivai le 26 mai 1834 à l'embouchure du Rio Negro.

La capitale de la province est maintenant Manau (Manao), ville située à quelques lieues de l'embouchure du fleuve. Jadis elle portait le nom de Barra; on lui a imposé maintenant celui des premiers habitans de ces parages, au temps de la conquête. Les environs de Manao sont remarquables en ce qu'on y trouve des pierres gravées et des ébauches de statues, qui attestent une ancienne civilisation, dont on ne trouve guère plus de traces chez les diverses hordes qui errent dans les forêts des Guyanes. Forêts vierges, sans doute, jusqu'à un certain point, mais où tout semble prouver qu'une révolution s'est fait sentir, probablement un grand cataclysme, peu de temps avant la découverte.

En poursuivant mon voyage je gagnai le rio Branco, que je remontai presque jusqu'à ses sources. Je suivais alors une émigration d'Indiens Pouroucoutous qui retournaient sur l'Orénoque d'où ils étaient venus 15 ou 20 ans auparavant.

En traversant la Cordillère indiquée sur les cartes sous le nom de Serra Parime, j'atteignis un affluent de l'Orénoque et descendis sur ce fleuve.

L'imprudance de mon guide nous précipita dans une cataracte; toutes les embarcations furent brisées, et de

33 personnes que nous étions , nous ne nous ralliâmes que huit. Ma femme était de ce nombre ; elle parvint à sauver son enfant âgé de trois mois.

Après ce naufrage , nus , sans armes , errans au milieu de tribus indiennes auxquelles notre misère sut pourtant inspirer de la compassion , nous mîmes près de quatre mois pour regagner par terre le rio Branco en suivant le circuit que forme la Cordilière , et en passant au-dessus des sources de ce fleuve et de plusieurs de ses affluens. Ce long trajet m'a mis à portée de voir un grand nombre de peuplades indiennes dont le nom même n'était pas connu , et d'observer leurs mœurs et leurs usages dans ces contrées où aucun Européen n'avait encore pénétré.

Enfin , après avoir traversé les savannes situées entre le rio Branco et l'Essèquébo , j'atteignis le Ripounoury , affluent de ce dernier fleuve. Je le descendis , non sans être exposé à de nouveaux périls , et le 18 février 1835 j'arrivai au premier poste anglais de la colonie de Démérary , situé à l'embouchure de la rivière Massérony. Le 28 du même mois j'étais à George-Town. Après un court séjour dans cette ville , où je reçus l'accueil le plus flatteur , j'en partis pour Paramaribo , où je n'arrivai que le 14 mai , parce que je visitai une partie de la côte située entre le Corentin et Paramaribo , limite des colonies anglaise et hollandaise.

Le 16 juin je quittai Paramaribo , et remontant la rivière de Commerwine , j'atteignis le Maroni au moyen d'un portage de huit jours à la hauteur du poste hollandais d'Armina. Mon intention était de remonter ce fleuve pour de là rejoindre l'Oyapock ; mais l'entêtement des Busch-Nègres m'empêcha d'exécuter ce projet.



Force me fut de me rejeter sur Cayenne, où j'arrivai en novembre 1835.

Outre des notions anthropologiques concernant plusieurs variétés de la race indienne, résultat des observations que j'ai été à même de faire pendant mon long séjour parmi elles, j'ai recueilli et dressé plusieurs vocabulaires d'idiomes différens, qui peuvent jeter quelque jour sur l'origine et la migration des diverses peuplades.

Dans un ouvrage dont je m'occupe je pourrai rendre un compte détaillé et présenter un ensemble de faits que ne comporte pas la brièveté de l'analyse que j'offre en ce moment.

Les nègres Busch, descendans de ces anciens Marons qui surent par leur persévérance et leur courage résister aux attaques des nombreux détachemens envoyés par le gouvernement de la colonie de Surinam, finirent par l'emporter, et parvinrent, après une guerre sanglante, à traiter avec le gouvernement de cette colonie comme de puissance à puissance. En effet, ils firent reconnaître leur indépendance, et sous prétexte d'alliance, à la condition de restituer les esclaves tentés de se réfugier dans leur république, ils surent imposer à la colonie un tribut sous le titre moins offensant de présent. Ils donnent des otages; ils en reçoivent. Deux blancs sous le titre de posthouders ou commandans des postes supérieurs du Marawine, ayant le grade de capitaines, sont envoyés chez eux. Ils doivent y séjourner dix ans. Le temps que doivent passer les otages nègres à Paramaribo n'est pas fixé. Le chef les retire quand il veut en en rendant d'autres. Mais il n'est pas d'exemple qu'aucun résident hollandais soit revenu après avoir accompli son temps; ou ces résidens meurent auparavant; ou, comme

l'un des posthouders actuels du nom de Sachtrup, affligés d'une maladie hideuse, la lèpre, qui les rendraient l'horreur de la société, quand même ils pourraient y rentrer, ils préfèrent rester dans cette terre d'exil. Des avantages pécuniaires seuls engagent à s'y rendre des malheureux qui se dévouent à une mort certaine dans l'intérêt de leurs familles. Les Busch-nègres sont divisés en plusieurs hordes, mais la plus considérable est celle des Aucas. Son chef actuel se nomme Baijman. Cet homme est dit-on, doué d'une grande énergie; son pouvoir est sans bornes; il exerce son empire non-seulement sur ceux qui l'ont élu, mais son influence s'étend sur les autres tribus qui, n'étant pas circonscrites dans le seul Maroni, se prolongent dans le sens du cours des rivières de Saramaca, de Copenham et de Corentin. Profondément religieux, Baijman fait rigoureusement respecter le fromager (*Bombax heptaphyllum*), même par les individus des autres hordes, adorateurs de fétiches différents. Malheur au nègre qui sur les ordres de son maître ou du directeur du plantage abattrait un fromager, si un Busch-nègre le sait le poison vengera l'injure faite à son dieu.

Le seul Aboni, chef de Marons nouvellement établis dans des montagnes inexpugnables, a su résister jusqu'à présent à son pouvoir, et par son courage il est digne d'être son rival. Cet homme, sergent dans le bataillon des guides-nègres de la Guyane hollandaise, déserta il y a environ dix ans à la tête de 250 de ses camarades avec armes et bagages, et les plaies dont il a frappé le territoire de la colonie qu'il a traversé dans sa fuite ne sont pas encore fermées. D'Armina on aperçoit sur le Maroni les hautes montagnes qu'il habite, et les Indiens ne parlent pas sans terreur de *Bony countrey*.



Le caractère de la tête et du visage des Busch-nègres, fort différent de celui des nègres qui arrivent de la côte d'Afrique et des peuplades indigènes, se rapporte beaucoup à celui des Européens ; les Busch-nègres, au lieu d'avoir le front bombé ou fuyant, déprimé sur les côtés, les yeux saillans ou relevés des coins extérieurs, le nez épaté, les lèvres grosses ou allongées, et les oreilles détachées, ont un front droit et élevé, des yeux ronds seulement à fleur de tête, un nez droit, quelquefois aquilin ; une bouche moyenne et des lèvres peu saillantes, des oreilles aplaties. Leurs joues et leurs mentons sont garnis d'une barbe noire comme leurs cheveux, moins crépus que ceux des nègres ordinaires, quoique moins lisses que ceux des Indiens.

Ces modifications extérieures ne sont pas les seules qui distinguent cette peuplade. L'énergie du caractère et le développement de l'intelligence établissent au moral une distinction non moins remarquable entre toutes les populations des Guyanes. Il est difficile de s'expliquer comment depuis moins d'un demi-siècle les caractères extérieurs ont pu changer à un tel point, sans croisement de race. L'exercice d'une liberté qui n'a d'autres limites que l'intérêt de la conservation des individus et de l'indépendance de la nation et le développement des traditions et des habitudes européennes conservées par les premiers fugitifs, ont dû sans doute, en étendant l'intelligence, modifier ses principaux organes ; mais un changement si grand et si rapide a de quoi surprendre l'observateur.

E. ADAM DE BAUVE.



---

**Actes de la Société.**

---

**PROGRAMME DES PRIX**

PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ EN 1836.

---

**I. PRIX ANNUEL**

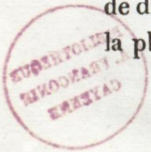
POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE  
EN GÉOGRAPHIE.

*Médaille d'or de la valeur de 1,000 francs.*

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de *mille francs* au *voyageur* qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1834, la *découverte* jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance; il recevra, en outre, le titre de Correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles au progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

---





## II. PRIX FONDE

PAR S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

*Médaille d'or de la valeur de 2,000 francs.*

S. A. R. le duc d'Orléans offre un prix de deux mille francs au navigateur ou au voyageur dont les travaux géographiques auront procuré, dans le cours de 1835 et 1836, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. S. A. ayant bien voulu charger la Société de géographie de décerner ce prix, la Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

## III. PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

*Voyage aux lieux connus sous le nom de MARAWI.*

*Médaille d'or de la valeur de 2,500 fr.*

La Société offre une somme de deux mille francs, et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32° degré de longitude orientale, et vers le 10° parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle, et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe quelque

communication entre le Loffih et les eaux courantes ou stagnantes désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi*.

On desire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne une relation de son voyage, et les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire ; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot, la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays ; enfin il essaiera de former des vocabulaires des différentes nations.

---

#### IV. PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

*Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.*

Reconnaître les parties inconnues de la Guiane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne de partage des eaux entre les Guianes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après les meilleures méthodes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.



La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1837.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1836.

V. HISTOIRE MATHÉMATIQUE ET CRITIQUE DES MESURES  
DE DEGRÉS.

*Médaille d'or de la valeur de 600 francs.*

Tracer l'histoire mathématique et critique de toutes les opérations qui ont été exécutées depuis la renaissance des lettres en Europe pour mesurer des degrés de méridiens terrestres et des degrés de parallèles à l'équateur.

Présenter les résultats de ces opérations de manière à faire connaître les limites des erreurs ou des incertitudes dont ils pourraient être affectés.

Déduire les conséquences qui dérivent de ces résultats, relativement à la détermination de la figure du globe terrestre, et à la valeur précise des mesures itinéraires géographiques les plus usitées pour la construction des cartes.

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1837.

Les mémoires devront être déposés au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1836.

VI. GÉOGRAPHIE ET ANTIQUITÉS DE L'AMÉRIQUE  
CENTRALE.

*Médaille d'or de la valeur de 3,000 francs.*

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 3,000 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description, plus complète et plus exacte que celles qu'on possède, des ruines de l'ancienne cité de Palenque, situées au N.-O. du village de Santo-Domingo-Palenque, près la rivière du Micol, dans l'État de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures. (2)

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatemala et du Yucatan font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quiche, province de Solola (3), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs

(1) Voy. Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio. London, 1822, in-4°.

(2) Il est à desirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination des galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.



autres semblables, les ruines de Copan, dans l'État d'Honduras (1), celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nacacab (2); enfin, les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos. (3)

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage fait d'après del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande surtout: 1<sup>o</sup> des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques: ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2<sup>o</sup> la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer; 3<sup>o</sup> des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur

(1) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand, et l'on prétend que le palais du roi a 728 pas géométriques sur 376.

(2) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(3) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

l'âge de ces édifices , et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais , personnage comparé à Odin et à Boudda.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1839.

Les mémoires, cartes et dessins devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1838.

---

## GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

### PRIX ANNUELS.

---

#### VII , VIII. DESCRIPTION PHYSIQUE D'UNE PARTIE QUELCONQUE DU TERRITOIRE FRANÇAIS.

*Médaille d'or de la valeur de 800 francs et une autre de la valeur de 400 francs.*

La Société met au concours le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte-basse entre les Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.



Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques ou barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites de diverses végétations.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1836.

---

IX - XVIII. NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES  
DE FRANCE.

*Dix médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.*

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à celui qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens déjà déposés dans les archives des ponts-et-chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année à cette destination, et seront décernées dans la première assemblée générale. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de vingt-cinq au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 fr.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1836.

---

XIX, XX. NIVELLEMENS BAROMÉTRIQUES.

*Deux médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.*

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première assemblée générale annuelle de 1837.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1836.

Les fonds de ces deux médailles sont faits par M. PERRON, membre de la Société.

Total, VINGT PRIX de la valeur de DIX-HUIT MILLE CINQ CENTS FRANCS, indépendamment des SOUSCRIPTIONS qui sont ouvertes au bureau de la Société (rue de l'Université, n° 23), et chez le trésorier (rue de Seine, n° 6), pour les *découvertes en Afrique*.

---

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société desire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrens la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.



Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre, ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

*Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société, mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.*

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui *sont membres de la Commission centrale.*

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port*, et sous le couvert de M. le président, à Paris, rue de l'Université, n° 23.

Paris, le 15 avril 1836.

---

---

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 8 avril 1836.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences remercie la Société de l'envoi de son Bulletin.

M. J. VanWyk-Roelandzsoon, membre de la Société, à Kampen, adresse une note sur la découverte faite récemment par les Néerlandais, d'un nouveau détroit dans les parages de la Nouvelle-Guinée. Il informe ensuite la Société du peu de succès de ses nombreuses tentatives pour retrouver le manuscrit original du voyage du célèbre navigateur Roggeveen. Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Vallot, de Dijon, écrit à la Société pour lui demander quelques éclaircissemens sur divers objets d'histoire naturelle mentionnés dans une notice de M. Pallegoix sur le Laos et dans le Voyage en Orient de M. de Lamartine. Cette lettre est renvoyée au comité du Bulletin.

La Commission spéciale chargée de l'examen du concours relatif aux antiquités de l'Amérique centrale, donne communication de son rapport et présente ses conclusions.



*Assemblée générale du 15 avril 1836.*

La Société de Géographie a tenu sa première assemblée générale annuelle de 1836, le vendredi 15 avril, dans une des salles de l'Hôtel-de-ville. M. le lieutenant-général Pelet, vice-président, directeur du Dépôt général de la guerre, occupe le fauteuil en l'absence de M. le baron de Barante, président de la Société, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg.

M. Bianchi, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance générale : la rédaction en est adoptée. M. le secrétaire communique ensuite la liste des ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société.

M. le colonel Denaix adresse à la Société la première livraison de son *Atlas physique, politique et historique de la France*, et il accompagne cet envoi de quelques réflexions relatives à la nature de ce travail. Commencant une série d'applications plus spéciales, l'auteur a tenté une innovation qu'il croit très utile. Jusqu'à présent, dit-il, dans les cartes géographiques ou topographiques, la configuration des superficies terrestres a été esquissée en ne tenant guère compte que de l'expression des reliefs auxquels on donne les noms de collines, de monts, de montagnes, et cependant ces accidens du sol, d'après l'auteur, ne sont en quelque sorte que des gibbosités relativement aux enfoncemens, aux glacis, aux talus, aux rampes, aux terrasses, aux plateaux, qui s'échelonnent du niveau de la mer jusqu'au milieu des continens. La manière logique de mettre les tableaux géographiques ou topographiques plus en rapport avec l'aspect des contrées dont ils doivent être l'image, lui semble être

celle d'y faire prévaloir les configurations générales sur les circonstances de détail. Ainsi, sans indiquer des montagnes où il n'y en a pas, sans hausser arbitrairement ce qui est naturellement bas, et sans abaisser ce qui est élevé, il a essayé de modeler les formes fondamentales ou d'assiette physique, à l'aide de teintes de fond; puis, en augmentant l'intensité de ces teintes, il a cherché à donner une valeur relative plus expressive à tout ce qui se présente comme exhaussement local.

M. le colonel Denaix met sous les yeux de l'Assemblée un spécimen de sa méthode, et il ajoute que le *Cours de géographie générale* qu'il est à la veille de publier viendra corroborer tout ce qu'il a avancé jusqu'à présent sur la nouvelle manière d'exprimer le relief du terrain dans les cartes géographiques. Il se fait gloire d'être de l'école rationnelle des Andréossy, des Allent, des Lacroix, dont les savans écrits recèlent les préceptes sur lesquels s'établit méthodiquement la distribution du globe en bassins, qui est de toutes les divisions naturelles la plus facile à saisir et la plus utile dans la pratique; enfin il ajoute qu'il est l'écho des Ritter, des Zeune, des Berghaus, qui sont les fondateurs de la géographie plastique, aujourd'hui très en faveur en Allemagne.

M. Roux de Rochelle, rapporteur d'une commission spéciale, composée de MM. Corabœuf, Daussy, Eyriès, de Larenaudière et de lui, fait lecture d'un rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie. Le prix est accordé à M. Camille Callier, capitaine au corps royal d'état-major, pour ses voyages dans l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Arabie-Pétrée.

Ce rapport renferme l'analyse des travaux du voya-



geur, des périls et des obstacles qu'il a eu à surmonter, des lumières qu'il a répandues sur la géographie ancienne et sur celle des croisades, des nouvelles routes qu'il a suivies, de ses recherches sur la géologie et sur les productions naturelles, et des nombreuses positions qu'il a rectifiées par des observations astronomiques, par des reconnaissances et des mesures de géodésie.

Le même rapport offre ensuite le précis de plusieurs autres voyages remarquables, et dignes d'occuper l'attention de tous les hommes qui s'intéressent aux belles entreprises : ce sont ceux de M. Texier dans l'Asie-Mineure, de M. Bové dans la Palestine, de M. Schoolcraft aux sources du Mississipi, et de M. le capitaine Bach au nord de l'Amérique. La commission spéciale a fait remarquer que les voyages de MM. Texier et Bach ayant été entrepris à une époque plus récente, leur examen appartenait à un autre concours.

Dans une intéressante allocution, M. le général Pelet se fait un plaisir de citer son témoignage en faveur des travaux de M. le capitaine Callier, exécutés sous sa direction, et il rappelle avec éloge les divers titres qui ont mérité à cet officier la juste récompense qu'il va lui remettre au nom de la Société. Envisageant ensuite les explorations du jeune voyageur sous le point de vue militaire et politique, il fait connaître à l'Assemblée tout l'intérêt que la guerre entre l'Égypte et la Porte est venue ajouter à sa correspondance. M. le général Pelet mentionne ensuite les travaux exécutés en Grèce, en Afrique et en Égypte par plusieurs officiers d'état-major, et il signale l'importance des explorations scientifiques dirigées par la Société relativement à la géographie et aux anciens monumens de l'Amérique centrale.

La Commission spéciale chargée de prononcer sur le

concours relatif aux recherches sur les antiquités de l'Amérique centrale, communique à l'assemblée le résultat de son travail. Au nom de cette commission, M. Jomard donne lecture de l'extrait d'un rapport très étendu lu à la commission centrale : en voici le court résumé.

Une partie du sol américain, et notamment de l'Amérique centrale, est couverte de monumens remarquables dont la date n'a pu être encore assignée. Du mystère profond qui environne l'origine et les auteurs de ces singuliers ouvrages, naissent une foule de questions intéressantes à résoudre. Jusqu'à présent les monumens des arts sont la principale source d'information qui puisse être étudiée avec profit, tant les traditions sont incertaines ; c'est pourquoi la Société a provoqué des découvertes géographiques et demandé des recherches de tout genre sur le royaume de Guatemala, la province de Chiapa et la presqu'île d'Yucatan : tel est l'objet du concours proposé par la Société en 1825. Elle a demandé des cartes, des plans topographiques et des fouilles, et elle a exprimé le désir de posséder les vocabulaires des idiomes des natifs.

Mais les découvertes faites jusqu'à présent laissent beaucoup de lacunes à combler, et les travaux dont la Société a eu connaissance n'ont pas rempli son attente ; presque tout l'Yucatan est encore inconnu, à l'exception du littoral ; on ne possède de carte un peu étendue du Guatemala que celle qui a été publiée à Londres en 1826. Il y a un grand nombre de noms de lieux cités dans les histoires espagnoles, et les relations récentes qu'on ne peut découvrir sur aucune carte. Ni le lieu de Copan, si remarquable sous le rapport de ses monumens, ni la



rivière du même nom , ne se trouvent sur les cartes existantes.

Les documens venus à la connaissance de la Société sont : les uns , des relations manuscrites récentes , adressées par des voyageurs placés sur les lieux ; les autres , des ouvrages puisés en partie dans des publications antérieures , et renfermant des recherches d'érudition , trop souvent mêlées de conjectures.

En tête de tous les explorateurs , on doit toujours citer M. le baron de Humboldt , qui a visité les principaux lieux du Mexique , et même signalé les monumens de Palenque ; enfin , qui a réveillé l'attention de l'Europe sur l'histoire et la géographie du nouveau monde.

C'est Antonio Del-Rio qui , en 1787 , en compagnie d'Alonzo de Calderon , a découvert les restes de Palenque. Nous avons l'obligation à M. Warden d'avoir mis en français sa relation , travail qui a servi de base au programme de la Société.

En 1807 , Guillaume Dupaix , assisté du dessinateur Castañeda , parcourut le Mexique méridional et l'état de Chiapa , atteignit les ruines de Palenque et en donna une bonne description.

Avant lui don Julio Garrido , habitant de Palenque même , avait fait en 1805 un examen des ruines ; son ouvrage sur cette ville est resté manuscrit.

En 1819 , le docteur François Corroy de Tabasco a fait des recherches sur les lieux ; il a communiqué en 1826 au journal de la Vera Cruz , *el Mercurio* , une notice sur l'ancienne Palenque , et il a adressé à Paris un grand nombre de lettres au sujet de ces ruines.

M. Frédéric Waldeck , en 1832 , se transporte de Mexico à Palenque , y exécute des fouilles , lève des plans , des édifices , et mesure toutes les dimensions ; il fait des

cartes spéciales et relève les dessins et les détails des monumens. Ses lettres sont remplies de renseignemens curieux sur le style des édifices et sur le système de décoration et de sculpture.

Enfin le colone! Don Juan Galindo, au service de la république de Guatemala, a visité Palenque, Peten et d'autres points; il nous a fourni des notions précieuses, non-seulement sur les ruines de Palenque, mais sur Copan et plusieurs autres lieux de l'Amérique centrale. Une carte originale est jointe à son travail.

Si l'on passe à l'examen des ouvrages récents, publiés sur les antiquités du Mexique, on doit signaler d'abord la splendide collection en 7 volumes in-folio, que lord Kingsborough a publiée à Londres en 1830; une partie des volumes 4, 5 et 6, texte et dessins, se rapporte à Palenque, et renferme la relation de Guillaume Dupaix. Un autre grand ouvrage ayant pour titre : *Antiquités mexicaines*, fixe également l'attention; il est publié à Paris par M. Baradère, qui a apporté ici une copie authentique des mémoires de Dupaix, et par MM. A. Lenoir, Ch. Farcy et Saint-Priest; M. Warden coopère à l'ouvrage pour une branche importante. Avec les mémoires du capitaine Dupaix sont des extraits des ouvrages de M. de Humboldt et des fragmens sur les différentes antiquités de l'Amérique centrale.

Après avoir analysé tous les faits relatifs au concours, la Commission fait voir que les intentions de la Société n'ont pas encore été remplies par les voyageurs, et que son but n'a pu être atteint par les publications récentes; mais elle pense que les travaux commencés donnent l'espoir d'une solution; elle vote pour que le prix soit remis au concours, et sa valeur augmentée. (*Voyez les conclusions du rapport*, page 91.)



M. Adam de Bauve lit une notice sur son dernier voyage dans l'intérieur de la Guiane, de 1833 à 1835. Les détails qu'il donne sur ses diverses excursions et particulièrement sur les *Busch-Nègres*, excitent vivement l'intérêt de l'Assemblée.

M. le colonel Corabœuf, président de la Commission centrale, donne lecture du programme des sujets de prix mis au concours en 1836.

L'Assemblée, aux termes de son règlement, procède au renouvellement annuel des membres de son bureau, et elle nomme au scrutin :

*Président.* M. le lieutenant-général Pelet, directeur-général du Dépôt de la Guerre ;

*Vice-présidens.* { M. Jomard, membre de l'Institut ;  
M. le baron Ladoucette, membre de  
la chambre des Députés.

*Scrutateurs.* { M. Dutens, inspecteur général des  
ponts-et-chaussées ;  
M. le baron Roger, membre de la  
chambre des Députés.

*Secrétaire.* M. Puillon-Boblaye, capitaine au corps royal d'état-major.

M. de Montrol est ensuite nommé, au scrutin, à une place vacante dans la Commission centrale.

La séance est levée à onze heures.

*Séance du 22 avril.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Commission centrale procède à l'élection de trois correspondans étrangers, et elle nomme au scrutin M. de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Lisbonne ; M. Karl Ritter, professeur de

G 583

( 316 )

géographie et membre de l'Académie royale des sciences de Berlin, et M. Du Ponceau, président de la Société philosophique américaine de Philadelphie.

M. Noel Des Vergers est prié de rendre compte à la Société de l'ouvrage qui lui a été offert par M. Arbanère sous le titre de : *Analyse de l'histoire grecque et de l'histoire asiatique.*

---

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance générale du 15 avril 1836.*

M. E. ADAM DE BAUVE, voyageur naturaliste.

M. DE TAVEL.

*Séance du 22 avril.*

M. LABATUT.

*Nota.* La liste des ouvrages offerts à la Société pendant le mois d'avril, sera insérée au prochain Numéro.



---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUS DANS LE NUMÉRO 28.

---

## ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 15 AVRIL 1836.

Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, par M. ROUX DE ROCHELLE.	317
Discours prononcé par M. le lieutenant-général PELET, vice- président de la Société.	248
Rapport sur le concours relatif à la géographie et aux antiqui- tés de l'Amérique centrale, par M. JOMARD.	253
Voyage de M. ADAM DE BAUVE dans l'intérieur de la Guiane.	292

## ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Programme des prix proposés par la Société en 1836.	298
---	-----

## PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 8 avril 1836.	308
Assemblée générale du 15 avril 1836.	309
Séance du 22 avril.	315
Membres admis dans la Société.	316

## AVIS.

Ce Bulletin paraît chaque mois, par numéro de 4 à 6 feuilles, faisant à-peu-près 60 feuilles par an, divisées en deux volumes in-8°; il est distribué *gratis* aux Membres de la Société.

On peut s'abonner sans être membre de la Société: le prix de l'abonnement est, dans ce cas, fixé, pour les deux volumes, à 12 francs, franc de port à Paris, 15 francs dans les départemens, et 18 francs à l'étranger.

On s'abonne chez ARTHUS-BERTRAND, libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, n° 23, à Paris.

— On trouve, à la même adresse, le recueil des mémoires de la Société.

Prix du 1 <sup>er</sup> volume . . . . .	15 fr.	pour les membres de la Société.	7 f. 50 c.
— du 2 <sup>e</sup> volume . . . . .	18 fr.	idem . . . . .	9 »
— du 3 <sup>e</sup> volume . . . . .	20 fr.	idem . . . . .	10 »

La Carte des Pachalicks d'Alep, d'Orfa et de Bagdad, qui fait partie du 2<sup>e</sup> volume, se vend séparément, chez M. PIQUET, quai Conti, n° 17; prix, 5 fr.

MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ SONT INVITÉS A RETIRER LEUR EXEMPLAIRE AU SÉCRÉTARIAT.

— Tout ce qui est envoyé à la Société de Géographie doit être remis, *franc de port*, à M. le Président de la Commission centrale, rue de l'Université, n° 23.

MM. les Membres de la Société de Géographie sont priés de remettre leur adresse exacte au bureau de la Société.

S'adresser, pour les renseignemens et les réclamations, à M. NOIRROT, agent de la Société.

— *N. B.* Les souscriptions pour les *Découvertes en Afrique et pour le PRIX ANNUEL destiné à la découverte la plus importante en géographie*, sont reçues à l'agence de la Société, et chez M. CHAPPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la Société, rue de Seine, n° 6, faubourg Saint-Germain.

LA BIBLIOTHEQUE est ouverte aux Membres de la Société, de 11 heures à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.